

JOURNAL DES DEMOISELLES

LA TÉLÉGRAPHIE

(DERNIER ARTICLE.)

MAINTENANT que nous avons passé en revue les divers appareils actuellement en usage & que nous avons commis pas mal d'indiscrétions, nous ne nous compromettrons pas beaucoup plus en pénétrant, malgré les règlements, dans un poste télégraphique ; mais, avant, jetons un rapide coup d'œil sur la ligne.

Voilà le chemin de fer de la pensée... C'est sur ce fil qu'invisible elle circule avec la rapidité de l'éclair, & ce n'est point sans précautions qu'on maintient dans son itinéraire le mystérieux message qui la transporte.

Ces petites cloches de porcelaine placées au haut des poteaux, & qui ressemblent assez à des tasses à café renversées, sont des isolateurs. C'est autant de sentinelles dont la consigne est de retenir le captif dans la voie qui lui est tracée ; sans elles, l'espiègle ne manquerait pas l'occasion de glisser le long du poteau pour disparaître dans le sol, comme les fées de nos légendes. Il est si subtil, si prompt à s'échapper qu'on ne saurait trop lui faire bonne garde pour lui enlever les moyens d'évasion ; une feuille d'arbre à sa portée, un fil de la vierge humecté de la rosée du matin lui suffisent pour s'esquiver ; aussi a-t-on souvent à constater des pertes de courant, & quelquefois les recherches les plus minutieuses restent sans résultat, le dérangement disparaît accidentellement comme il s'est formé.

Ce genre de dérangement n'est pas le seul qu'on ait à prévoir : des tendeurs sont rendus nécessaires

de distance en distance par les lois de dilatation des métaux sous l'influence de la température.

L'hiver, en effet, la tension des fils occasionnerait leur rupture ; l'été, au contraire, leur dilatation leur ferait former une flèche considérable, & les vents balançant alors les conducteurs d'une même ligne les *entortilleraient* ensemble. De là, mélange des courants de divers postes, et confusion de signaux.

A ce propos, je dois mentionner ici un fait assez simple et qui paraît cependant extraordinaire.

Un employé peut, sans sortir de son bureau, déterminer, à un kilomètre près, l'endroit où les fils sont mêlés.

Plusieurs tentatives ont été faites pour parvenir à l'isolement des fils aériens, aucune n'a réussi. On ne se débarrassera des mélanges et des influences atmosphériques qu'en établissant partout des lignes souterraines, comme on le fait aujourd'hui dans l'intérieur de nos principales villes.

Avant de quitter le réseau, je crois devoir détruire une fausse idée assez répandue.

On croit généralement que les petits oiseaux venant se percher sur les fils télégraphiques sont foudroyés par le fluide électrique. Il n'en est rien, la Providence avait sans doute prévu le cas.

Ces frêles créatures sont préservées de toute commotion par l'espèce de corne dont leurs pattes sont revêtues.

L'erreur que je signale provient de ce que, en effet, l'on trouve parfois, sous les lignes, une victime ; mais c'est un pierrot étourdi ou une hiron-

delle trop impétueuse qui, dans son vol, est venue se heurter la tête contre un des conducteurs.

Je prends la responsabilité de violer la consigne pour entrer avec vous & visiter un bureau télégraphique.

Une table, ordinairement peinte en noir, sur laquelle sont disposés symétriquement de petits bijoux d'acajou, reliés ensemble par des fils de cuivre, voilà le poste.

Toute installation exige une pile et sept appareils, soit : deux paratonnerres, — un galvanomètre, — un commutateur, — un manipulateur, — un récepteur, — une sonnerie.

C'est dans cet ordre que ces appareils sont placés sur le passage du courant électrique.

La nature de notre causerie n'exige point que nous entrions ici dans des descriptions techniques et détaillées. Je me bornerai donc simplement à indiquer le rôle de chacun de ces instruments.

Comme les fils extérieurs sont exposés à l'influence de l'électricité atmosphérique, il importait de mettre les employés & le matériel à l'abri de la foudre. A cet effet, chaque station est munie de deux appareils préservateurs. Le premier, traversé par le courant, est basé sur le pouvoir des pointes, c'est-à-dire sur la propriété qu'elles possèdent de laisser écouler l'électricité; découverte due à Franklin.

Ce paratonnerre se compose de deux plaques de cuivre placées vis-à-vis l'une de l'autre & armées chacune de pointes aiguës. Une de ces plaques représente la ligne, l'autre la terre : la première se décharge sur la seconde d'une partie de l'électricité en excès qui s'écoule alors dans le sol.

Cette arme défensive n'empêche pas toutefois de recevoir la gênante visite de la tapageuse, qui se permet dès entrées assez souvent brusques : Pif, paf, pouf, brriun ; elle fait grincer le récepteur, carillonner la sonnerie, lance des chandelles romaines & des pétards. C'est un véritable enfant terrible !

Au beau milieu d'une transmission, pan, pan, voilà les signaux embrouillés, le correspondant y perd son latin, vous répétez : Pan, pan, pan, elle répète aussi, le correspondant s'impatiente; vous voulez continuer, les attaques de l'importune deviennent plus violentes, & si vous persistiez, un pétard pourrait bien vous partir sur le nez; il y aurait témérité à vouloir lutter avec cette taquine, car, en vérité, mademoiselle bouleverserait tout si l'on ne possédait le moyen de la mettre à la raison.

A cet effet, on a recours au second paratonnerre : celui-ci est pourvu d'un commutateur, c'est-à-dire d'une tige métallique mobile, établissant habituellement la communication entre la ligne et l'appareil; mais, en cas d'orage, entre la ligne et la terre.

A la première apparition de l'invisible turbulente, on touche un petit bouton isolant, et elle est expulsée.

Il peut arriver cependant d'être surpris par une première attaque sérieuse; j'ai été témoin, un jour,

d'un phénomène de ce genre : deux ou trois détonations, chacune de la force d'une capsule, partirent subitement pendant qu'on me taxait une dépêche, & des languettes de feu aussi volumineuses que la flamme d'une bougie sillonnèrent le bureau. — C'était un orage en chambre.

La directrice, une jeune élève de Saint-Denis; affolée de terreur, se cache le visage en s'écriant : Ah! monsieur, le bureau saute!!!

Afin d'éviter qu'une surprise ait des conséquences graves, la disposition du paratonnerre permet au fluide de se frayer lui-même une voie pour se rendre dans le réservoir commun, la terre, en brûlant un petit fil de platine.

Toute crainte, on le voit, doit disparaître, & s'il y a des exemples d'accidents, ils sont rares d'abord, & doivent être attribués à l'imprévoyance des employés.

Revenons à la marche normale du courant. Après avoir traversé ces deux paratonnerres, il passe dans le galvanomètre ou boussole. Cet appareil, imaginé par Schweiger, en Allemagne, peu de temps après la découverte d'Ersted, sert à constater le passage du courant & son intensité. Aucune autre application n'en a été faite encore en télégraphie.

Nous avons vu la fonction du commutateur : c'est l'aiguille de bifurcation des voies ferrées; il en existe un sur chaque poste, afin de diriger à volonté le courant sur la sonnerie ou le récepteur.

Le moteur de ces deux instruments, comme de tout appareil télégraphique, est un *électro-aimant* : il se compose de deux bobines sur lesquelles est enroulé, un grand nombre de fois, un fil métallique extrêmement fin & recouvert de soie; dans chacune de ces bobines est une branche de fer doux qui, ainsi que nous l'avons dit, s'aimante instantanément pendant le passage du courant.

Voilà, nous le répétons, le principe sur lequel repose toute la télégraphie moderne. Il nous reste à voir les appareils de transmission, soit : la pile et le manipulateur.

La pile ou générateur d'électricité n'est, sous diverses formes, que l'application de la découverte de Volta, c'est-à-dire une modification de la pile voltaïque.

La plus constante, & celle généralement employée, est due au chimiste anglais Daniell. C'est une série d'éléments dont chacun est formé de trois pièces : un vase de verre rempli d'eau, — un cylindre de zinc baigné dans ce liquide, & au centre de ce cylindre, un vase poreux contenant en dissolution des cristaux de sulfate de cuivre.

Le zinc de chaque couple est muni d'une tige de cuivre trempant dans le vase poreux de l'élément suivant, de façon que tous soient ainsi reliés ensemble. Enfin, le zinc du dernier élément, qui constitue le pôle négatif, communique à la terre, & la lame de cuivre, plongée dans le premier vase

poreux représentant le pôle positif, communique au manipulateur.

On sait que, pour établir un courant, il suffit de réunir les deux pôles d'une pile; c'est là le rôle du manipulateur ou *transmetteur*, qui, par des émissions et des interruptions, fait mouvoir le levier de l'appareil correspondant.

Dans le principe, deux conducteurs étaient nécessaires, il fallait, en effet, que le fil, après avoir traversé le récepteur du poste correspondant, vint rejoindre au bureau de départ le pôle zinc de la pile. L'expérience a appris que la terre se charge de cette fonction.

Ouf!... Je m'aperçois, chère lectrice, que je viens de vous faire là un véritable cours de télégraphie, & vous voilà à même d'être reçue d'emblée directrice d'un bureau.

Que dirai-je de cette nouvelle carrière ouverte aux dames?

Ce que j'aurais à dire de toutes les positions accessibles à la femme... mes pensées je ne peux les exprimer; car toucher cette question serait m'exposer à marcher sur les plates-bandes de l'économie sociale, qui n'est point notre domaine.

Mais suis-je condamnée à retenir sur mes lèvres un aveu? Je ne le crois pas, et je le risque.

C'est l'économie qui a ouvert les portes de la télégraphie aux filles & aux veuves d'anciens militaires ou fonctionnaires.

A la suite d'un examen, les aspirantes sont admises à un surnumérariat qui varie entre six & huit mois; la gestion d'un bureau leur est alors confiée après justification des connaissances spéciales nécessaires.

Voici les avantages attachés à cette position :

Ces dames débutent au traitement de quatre cents francs, — pas tout à fait assez pour acheter un château sur ses économies; mais qu'importe? on est logé.

Le traitement est susceptible d'être élevé successivement jusqu'au chiffre de huit cents francs, un beau denier. Mais il faut de brillants états de services pour atteindre cette opulence.

A ces appointements fabuleux viennent se joindre deux allocations supplémentaires.

Il est alloué une somme annuelle de cent cinquante francs à titre de frais de bureau, *seulement* cette somme est absorbée par le chauffage, l'éclairage & les fournitures de papier, encre, plumes, etc.

Est, en outre, allouée une indemnité de dix centimes par dépêche, — *seulement* elle est destinée à la rétribution du port des télégrammes à domicile.

Il me paraît assez difficile de réaliser de gros bénéfices sur ces allocations, mais les dames sont si économes!

Ce n'est pas chose facile que de contenter tout le monde & cet être collectif qu'on nomme administration; appliquer à la lettre des règlements & satisfaire ce particulier exigeant, original & grincheux, le public.

Jugez-en par le croquis suivant pris sur nature.

Un paletot noisette, grand, sec, lèvres pincées air rébarbatif, tend sa dépêche sans proférer une seule parole.

« Monsieur, fait observer gracieusement l'employé, votre dépêche a vingt & un mots, ce mot en plus l'augmente de cinquante centimes.

— Que vous importe? elle coûtera ce qu'elle coûtera; on est bon pour payer.

— Très-bien, monsieur.

— Voilà un franc cinquante! J'ai plus de pièces de cinq francs que vous n'avez de sous, allez... J'achèterais toute votre boutique... Sont-ils impolis dans ces administrations!

— Soyez donc complaisant! pense le pauvre employé; il fera beau quand je leur ferai une observation dans leur intérêt pour en être remercié de la sorte. »

Survient un second expéditeur — l'envers du paletot noisette. — Le hasard est parfois si taquin. En deux secondes, le télégramme est taxé.

« Un franc cinquante, monsieur.

— Comment! un franc cinquante? Les dépêches sont à un franc.

— Oui, monsieur, quand elles n'ont que vingt mots, la vôtre en a vingt & un.

— Ah! mais alors, donnez, je vais en effacer un.

— Impossible, monsieur, elle est enregistrée, & je ne puis faire ni surcharge ni rature.

— On prévient les gens au moins. C'est les prendre de surprise, ça... C'est voler l'argent du public. »

Sont-elles voleuses, ces administrations!

S'étonnera-t-on, après cela, de ne pas toujours trouver dans les bureaux des visages gracieux, des humeurs charmantes?

Dans les rapports quotidiens avec le bon public, les meilleures natures se travestissent, elles prennent forcément un aspect froid & sec.

Je connais divers employés d'administration & de ministères, excellents garçons, ils ont deux figures, deux caractères : une figure & un caractère de ville, une figure & un caractère de service.

Depuis que la télégraphie a pris une nouvelle extension, par suite de l'abaissement du tarif, il a été établi à l'extérieur de chaque bureau des boîtes destinées à recevoir les télégrammes. Je ne vois guère d'autres avantages à cette innovation, que ceux d'éviter à l'expéditeur l'aspect d'une tête de service, & à l'employé la vue d'une tête effarée.

Je crois que l'usage de ces boîtes n'est pas tout à fait sans inconvénients pour la majorité du public.

En mettant ce moyen à sa disposition afin de lui épargner quelques minutes d'attente au guichet, on a supposé à l'expéditeur en général, une expérience qu'il ne possède pas en réalité.

C'est à ses risques & périls qu'il confie son télégramme à un auxiliaire muet, & des intérêts sérieux, qui seraient sauvegardés par l'avis officieux d'un homme compétent, peuvent être compromis

par une distraction ou la faute la plus légère en apparence.

En effet, une adresse insuffisante, la dépêche ne parvient pas.

Un texte équivoque, — la dépêche n'atteint pas son but.

Une erreur dans le nombre de mots, & le *destinataire* supporte un complément de taxe augmenté d'une amende de cinquante centimes. C'est l'innocent qui paye pour le coupable.

L'usage du télégraphe entre chaque jour d'avantage dans nos mœurs; c'est une chose de luxe devenue une nécessité, & il importe de nous familiariser avec tout progrès afin de profiter des ressources qu'il nous offre sans nous exposer aux dangers de l'inexpérience.

Or, permettez-moi de faire entrer dans notre entretien une petite leçon sur ce genre de correspondance qui s'applique aujourd'hui à toutes les relations de la vie.

Il y aurait à ce sujet un traité tout entier à écrire, — une sorte de grammaire avec ses règles, ses exemples, ses exercices, mais, rassurez-vous, je n'ai pas la moindre velléité d'entreprendre ce travail; notre étude sera des plus sommaires.

Débutons par la manière de compter les mots, — c'est bien simple dira-t-on. — Eh! pas autant qu'on le pense. La perception est une douane qui ne laisse rien passer, pas même la plus petite virgule se cachant entre des chiffres.

Ne sont comptés que pour un mot :

Les mots composés formant un article spécial du dictionnaire de l'Académie. Ex. : « aujourd'hui, contre-ordre, etc. »

Les noms de rues, places, boulevards, ceux de départements, de villes, communes, etc.

Mais les noms propres de personnes, & généralement toutes les autres expressions réunies par un trait d'union ou séparées par une apostrophe sont comptées pour le nombre de mots qui servent à les exprimer. Ex., *c'est-à-dire*, 4 mots : « *Duchesse d'Audiffret-Pasquier*, 4 mots.

Le souligné est compté pour un mot.

Enfin, les nombres représentent autant de mots qu'il y a de fois cinq chiffres, et la virgule, comme la barre de division, sont assimilées à un chiffre lorsqu'elles entrent dans la formation des nombres.

Voilà, certes, plus de notices qu'il n'en faut pour mettre mes charmantes élèves à même de rendre des points sur ce chapitre aux télégraphistes eux-mêmes.

Mais il ne saurait en être de même de tout le monde, le traité dont je parlais tout à l'heure fût-il répandu à dix millions d'exemplaires.

Il existe & il existera toujours un public n'ayant rien de commun avec l'Académie, pas même l'orthographe, & qui écrit en toute confiance :

« Envoyez au *plutôt* un saumon de vingt livres ou *audessus*, pas *audessous*. Besoin *dessus*. »

Passons maintenant à la rédaction.

Le tarif assez élevé qui fut mis en vigueur dès

les débuts fit éprouver le besoin de restreindre le plus possible le nombre des mots dans les dépêches. On se préoccupa beaucoup plus de la concision que de la clarté des phrases; de là des constructions impossibles, des amphigouris désopilants.

Le tarif s'est considérablement abaissé, l'habitude est restée la même, bien qu'elle n'ait guère plus aujourd'hui sa raison d'être.

Pendant lorsqu'on tient à rester dans les limites de la dépêche simple, il est facile de résumer en vingt mots cinquante mots de texte ordinaire. Le meilleur moyen d'y parvenir est de traduire tout naturellement sa pensée sans se préoccuper de l'étendue, & de dépouiller ensuite ses phrases de toute superfluité. J'entends par là tout mot qui n'est pas indispensable au sens ou à la clarté.

En procédant à cet élagage, il est essentiel de tenir compte du degré d'intelligence & d'instruction de la personne à laquelle on s'adresse.

Si le destinataire est illettré ou d'une intelligence bornée, il ne faut rien lui laisser à compléter.

Si, au contraire, il a reçu une certaine instruction, sur un mot, il complètera votre pensée.

Mais en aucun cas il ne faut laisser place à deux interprétations. C'est un danger qu'on n'aperçoit pas toujours.

Si ces fausses interprétations ont souvent des conséquences regrettables, elles en ont aussi de très-drôles.

Récemment, un monsieur entre tout empressé dans un bureau télégraphique & présente la dépêche suivante :

« Monsieur X..., sous officier au..., à Melun, J'accepte. — Le jour? — votre heure? — les armes? »

« Je ne puis transmettre votre dépêche, dit l'employé, le duel est contraire à la morale, aux lois & aux bonnes mœurs.

— Mais il est dans les meilleures mœurs de manger & aucune loi ne s'y oppose.

— Prétendriez-vous me faire croire qu'on mange des lames de sabres?

— Je vous assure, monsieur, qu'il s'agit d'un repas.

— Vous ne me le ferez pas avaler.

— Je le crois certes bien! c'est un repas de cinquante couverts. Voyez la lettre à laquelle je réponds.

Il s'agissait effectivement d'une réception de sous-officiers, & les armes en question étaient destinées à décorer la salle de trophées.

Néanmoins le facétieux expéditeur dut donner une autre tournure à sa dépêche & garder son esprit pour une nouvelle occasion.

Reprenons notre cours.

Il faut donc éviter avec soin toute phrase amphibologique, & l'amphibologie ne naît pas seulement d'une mauvaise construction, mais souvent d'un accent, d'une virgule. Les virgules n'étant pas toujours transmises, il est prudent de mettre

chaque membre de phrase à la ligne, ou mieux de rendre le sens indépendant de la ponctuation.

Voici une construction mauvaise :

« Arriverai ce soir neuf heures si possible venez à gare. »

Faut-il comprendre :

« Arriverai ce soir neuf heures si possible — Venez à gare,

Dans ce cas l'arrivée n'est pas certaine.

Doit-on lire au contraire :

« Arriverai ce soir neuf heures. — Si possible venez à gare. »

Devant une telle dépêche il y a hésitation, elle disparaît en modifiant la construction sans changer un seul mot & sans le secours de la ponctuation.

« Arriverai ce soir neuf heures. Venez gare si possible. »

Le pronom personnel est supprimé ici devant le verbe *arriverai* mais il ne peut dans ce cas exister d'équivoque; il n'en est pas toujours de même lorsque les verbes sont à l'indicatif, & cela a déjà causé bien des malentendus; en effet, sans le pronom je, rien ne distingue la première personne de l'indicatif de celle de l'impératif & dans les relations de famille, où généralement on se, tutoie cette distinction est souvent indispensable.

Ainsi :

Pars ce soir pour arriver demain matin de bonne heure.

Est-ce là l'assurance d'un départ ou une invitation à partir.

On le voit, il y aurait à éplucher toute la grammaire française si l'on voulait faire une étude sérieuse du langage télégraphique.

Que Dieu nous en garde!

En attendant qu'un homme courageux entreprenne ce travail récréatif, si nous usons du télégraphe, hâtons-nous lentement, suivant le précepte de Boileau; fuyons les contorsions de style; que nos dépêches ne soient ni des énigmes ni des rébus, mais surtout évitons, pour vaincre les difficultés, de parler en petit nègre. Moi pas trouver gracieux du tout jargon à petit nègre.

J'ai eu un correspondant qui ne savait pas rédiger ses dépêches autrement. Je regardais toujours si elles venaient d'Amérique, & malgré moi, mon imagination voyait leur auteur noir; à notre première entrevue je fus tout surpris de le trouver blanc.

La correspondance télégraphique, appelée à pénétrer profondément dans les coutumes, apportera des modifications aux langues usuelles de toutes nations & ce sera là le moindre des résultats de ce que l'on peut appeler à juste titre la merveille de notre époque.

VICTOR BASTON.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LEÇONS PRATIQUES

POUR CONDUIRE UN MÉNAGE

ET POUR EN TENIR LA COMPTABILITÉ

PAR M. A. CHAILLOT (1).

La tenue du ménage est la science propre des femmes; aucune fortune, aucune dignité ne les dispensent de la connaître; le bien-être dans le présent, la sécurité dans l'avenir dépendent très-sou-

vent de la prévoyance & de la capacité de la mère de famille. La comptabilité, si nécessaire par beaucoup de raisons que tout le monde sait, a une autre utilité; nous vivons à une époque où le luxe, la puérile vanité exercent de grands ravages; à chaque instant, à Paris & dans les grandes villes, on entend parler de jeunes femmes qui dépassent, par leurs folles dépenses, les bornes de leur fortune; les ménages obérés ne sont pas longtemps unis; les époux se querellent, se détestent, se séparent; le foyer est renversé, les enfants abandonnés, le nom terni, l'honneur détruit, une série de malheurs irréparables fond sur cette famille à qui Dieu avait beaucoup donné; & souvent, trop souvent, c'est la femme, autrefois si aimable & si chérie, qui en est la première cause. Si elle avait voulu compter avec elle-même, elle aurait

(1) A Paris, chez Victor Sarlit. A Avignon, chez Amédée Chaillot. Chaque volume : 1 fr.

vu que ses goûts de toilette dépassaient la mesure; que son goût du monde laissait la maison bien froide & bien abandonnée, & que, poursuivre cette voie, c'était aller à l'abîme droit & vite. D'une addition peut naître la réflexion, & qui réfléchit est sauvé. Voilà un grave exposé à propos d'un léger opuscule, mais tout ce qui tend à enseigner aux femmes leurs devoirs nous est précieux, & c'est à ce titre que nous recommandons ce petit volume. L'auteur a écrit également, en vue des pensions de demoiselles, un *Traité de Rhétorique*, des *Leçons sur l'Hygiène*, des *Leçons de Cosmographie*, des *Leçons de Littérature*, des *Leçons de Physique*, écrits courts, substantiels & recommandables.

LAQUELLE ?

PAR M^{me} ÉTIENNE MARCEL (1).

Il y a un choix à faire: le héros de cette nouvelle hésite entre deux jeunes filles : Claire, modeste,

(1) Chez Lethielleux, 23, rue Cassette. Prix : 2 fr.

douce, ignorante du monde; Clotilde, brillante, aimable, séduisante. Claire perd sa fortune, & le jeune homme du siècle se détourne d'elle & l'abandonne lâchement. Elle se console & se recueille dans sa fierté & dans son innocence; elle apprend que Clotilde & son ancien fiancé, mariés ensemble, ne sont pas heureux, elle les plaint & les recommande à Dieu. Elle rencontre sur son chemin leur enfant, qui est, à son tour, délaissée & malheureuse. Clotilde est morte, son mari est ruiné, & leur fille trouve en Claire un appui consolateur; elle est une mère pour cette pauvre orpheline, mais elle ne veut pas devenir la seconde épouse de celui qui l'a rejetée jadis, & qui, ayant reconquis la fortune, voudrait reconquérir aussi celle dont il fut aimé; elle le refuse avec une douceur inflexible & se consacre à Dieu. Après quelques années, écoulées, l'enfant la suit & se fait, comme elle, religieuse. Le père reste seul & puni, — punition juste quoique rigoureuse.

Le caractère de Claire, où beaucoup de force s'unit à beaucoup de bonté, est bien tracé, & le roman, conduit à merveille, intéresse toujours. Nous l'indiquons & le recommandons à nos jeunes lectrices, ainsi qu'un autre livre du même auteur, *Juliette*, où la même idée apparaît sous une forme très-différente (1).

(1) Chez Bray, 82, rue Bonaparte, prix : 2 fr.

LE
TRAIT-D'UNION

(SUITE)

X

RECHERCHES.

UNE admirable & limpide soirée succédait à une journée brûlante du mois d'août; les moissonneurs, la sueur au front, continuaient courageusement leur travail & le soleil couchant se reflétait dans les faux brillantes. Une voiture montait lentement la pente qui conduit à l'asile de R...; au bout d'une

longue avenue d'ormes & de tilleuls, on voyait de grands bâtiments en pierre blanche, d'un aspect noble & entourés de vastes jardins qui leur formaient un cadre sombre & calme; on eût dit une résidence princière; ce n'était pourtant qu'un hospice ouvert aux vaincus de la vie, à ceux que l'ambition, l'amour, l'orgueil, l'espoir déçu ont blessés dans les facultés immortelles de l'homme, l'âme & la raison; ce n'était qu'un tombeau couvert de fleurs, un sépulchre orné, un cachot, beau au dehors, rempli au dedans de pleurs, de cris, de gémissements.

La voiture s'arrêta devant la grille; deux femmes descendirent & demandèrent le directeur de la maison. On les introduisit dans un salon élégant dont les grandes fenêtres ouvraient sur un parterre éclatant de roses.

« Oh ! mademoiselle, qu'il fait donc beau ici ! je n'aurais jamais cru qu'une maison... une maison comme celle-ci pût être si gaie.

— Il est vrai, Françoise, répondit tristement mademoiselle Clérembault, mais regardez, ma chère, regardez avec attention ; voyez derrière ces belles fenêtres ce grillage si fin & si fort : voyez ces glaces, ce n'est qu'une plaque de fer blanc dans un cadre d'or ; voyez les meubles, ils sont rivés au parquet...

— C'est vrai, tout de même ! s'écria Françoise avec une certaine admiration. Jésus ! que les gens de notre temps sont donc malins ! il n'y a pas de danger qu'un pauvre malade se fasse du mal ici. »

Marguerite soupira. Cette première épreuve de son dévouement lui était pénible ; jusqu'alors elle n'avait entrevu la maison des fous que dans son imagination, à peu près comme les palais d'Ossian dans les nuages ; elle touchait la triste réalité, & une splendeur apparente ne lui voilait pas ce monde de précautions défilantes derrière lesquelles se dressaient le délire, l'insanité d'esprit, la violence & le suicide. L'établissement de R..., dans sa province natale, était le premier qu'elle visitait, quoique Albéric lui eût formellement affirmé qu'Étienne ne s'y trouvait pas ; elle avait appris à douter de la parole d'Albéric, & entre tant de peines, celle-là n'était pas la moindre. En perdant ceux qu'elle aimait, elle avait appris la douleur ; en perdant ses illusions sur ceux qui lui restaient, elle avait appris la vie.

Le directeur vint après une longue attente ; il salua mademoiselle Clérembault & attendit en silence qu'elle se fût expliquée. Elle hésitait, une timidité extrême liait sa langue, elle dut faire un effort sur elle-même pour prendre la parole.

« Je désirerais savoir, monsieur, si vous avez parmi vos pensionnaires un jeune homme du nom d'Étienne-Alexandre Clérembault ?

— Étienne Clérembault ?

Il hésita & parut réfléchir.

« Monsieur, poursuivit-elle, j'ai le droit de m'informer de lui, je suis sa sœur. Mon malheureux frère, en mon absence, a eu un accès de délire, il est enfermé... mais un parent commun, par amitié pour moi, par excès de précaution, de zèle mal entendu peut-être, n'a pas voulu me désigner le lieu de son séjour... je le cherche... »

Elle ne put retenir ses larmes en achevant cette pénible explication. Le directeur la regarda avec compassion, & lui répondit :

« Je ne crois pas, madame, que l'objet de vos recherches soit ici. Je vais m'en assurer, d'ailleurs.

Il sonna & se fit apporter un registre qu'il ouvrit à la lettre C.

Il parcourut attentivement la longue liste & dit :

« Non, il n'y est pas... je n'ai, du reste, depuis peu de temps reçu que six malades : un malheureux officier que l'absinthe a mené ici ; un homme avancé en âge, idiotie sénile ; un jeune étudiant ecclésiastique fatigué par de trop fortes études ; deux laboureurs, congestion cérébrale, suite d'insolation, & un pauvre domestique, fou par orgueil. Monsieur votre frère n'est pas dans ces diverses catégories. »

Elle se leva triste de ce premier insuccès. Le directeur continuait à parler :

« Peut-être réussirez-vous en visitant les établissements de la charité privée, maison de frères de Saint-Jean-de-Dieu, maisons ouvertes par quelques médecins aliénistes, je vous engage à les parcourir.

— Oui, dit-elle, j'irai... je vous remercie, monsieur, j'irai... »

Elle ne savait pas trop ce qu'elle disait, ses regards demeuraient fixés sur le parterre ; quelques hommes s'y promenaient isolément, & ses yeux étaient attirés par l'un d'eux, dont la silhouette élancée se dessinait sur le fond embrasé du ciel à l'occident.

« Françoise ! s'écria-t-elle, Françoise, n'est-ce pas lui ? Monsieur le directeur, pardonnez, cet homme ressemble à mon pauvre frère !

— Madame, il ne se nomme pas Clérembault, il est ici depuis deux ans, atteint d'une manie raisonnante.

— Mon Dieu ! il lui ressemble tant ! dit elle.

— Venez, dit le directeur, venez, madame, vous le verrez de plus près, car vous vous en iriez avec un doute si vous ne vérifiez cette erreur par vos propres yeux. »

Il lui offrit le bras, & suivis de Françoise, ils s'avancèrent vers le parterre, & en firent lentement le tour. Deux aliénés, fort paisibles, arrosaient les fleurs ; un autre se promenait très-vite en faisant des gestes ; celui-ci avait en effet la ressemblance d'Étienne attendit le directeur & l'apostropha d'un ton doctoral :

« Je vais vous expliquer, mon cher, dit-il, pourquoi la Charente ne saurait rouler des parcelles aurifères, l'état du fond sur lequel roulent ses eaux s'y oppose : 1° Parce que... »

Le directeur lui prit doucement le bras en disant :

« Nous raisonnerons demain, mon cher ami, vous voyez qu'il y a des dames ; cette matière est trop sérieuse pour elles... »

— Vous avez raison, répondit le fou, il ne faut aux dames que des fleurs... »

Il cueillit une rose mousseuse & l'offrit à Marguerite. Elle la prit avec bonté & salua le pauvre homme.

« Vous avez, lui dit le directeur.

— Vous avez raison, monsieur, je continuerai mes recherches.

— Et je vous souhaite, madame, un plein succès, en osant insister sur le conseil de visiter surtout les établissements non-officiels. Il en existe un à J..., dans le département voisin. »

Marguerite remercia & quitta cette triste demeure avec le sentiment qu'elle devait inspirer à ceux qui la visitaient, avec le trouble profond que cause un malheur sans remède. Six jours après, elle écrivait à mademoiselle Mélanie :

« Je ne puis encore, ma chère cousine, vous annoncer la nouvelle qui doit mettre un terme aux inquiétudes que vous m'exprimez si obligeamment. J'ai déjà fait un long voyage ; j'ai visité cinq maisons où mon malheureux Étienne aurait pu se trouver, & partout la même réponse me cause le même chagrin : *Il n'est pas ici*. Hélas ! où est-il ? En quelque lieu qu'il soit, si un éclair de raison, si l'ombre d'un souvenir vivent encore en lui, il m'appelle, il me réclame, j'en suis sûre, & il se croit peut-être abandonné ! Qui sait ce que cette idée navrante produit sur un esprit ébranlé, & dans quel gouffre de douleur & de désespoir elle peut le jeter ? Albéric... je ne veux pas l'accuser, mais combien on se trompe dans les actions humaines en ne faisant pas entrer le cœur en ligne de compte ! je crains que, plus tard, Albéric, si dur pour un être infortuné & faible, ne soit frappé lui-même dans un endroit vulnérable ; Dieu, qui sait de quelle argile il nous a faits, sait aussi où sa flèche peut nous atteindre.

« J'ai trouvé partout un accueil convenable, sauf dans un établissement dirigé par un étranger, hongrois, valaque ou polonais, je ne saurais dire. Il traite, assure-t-on, ses malades par le magnétisme, & lui-même passe pour un spirite éminent dans sa secte. Vous savez, ma chère cousine, mon peu de goût pour les voies extraordinaires, & la méfiance avec laquelle j'ai fui jusqu'ici les tourmenteurs de table & les médiums. J'entraî dans cette maison avec un sentiment d'inquiétude & d'indéfinissable malaise, la considérant comme un repaire d'artifice & de mensonge. On nous introduisit (la bonne Françoise m'accompagne toujours) dans un salon magnifique ; sur la table se trouvaient des journaux spirites, les Révélations, de Home, les ouvrages d'Allan Kardec, que je n'eus pas la moindre envie de feuilleter. Françoise serrait son chapelet dans ses doigts, & moi, qui m'étais aussi bien recommandée à Dieu & à sa sainte Mère, je me demandais quelle impression pouvaient produire sur des aliénés des pratiques propres à rendre fous les gens sages, & la pensée d'Étienne, toujours prédominante, m'attristait.

« Le directeur arriva. C'est un homme de haute taille, avec des cheveux blancs & une grande barbe grisonnante, un costume un peu étrange & des airs de physionomie qui voudraient être d'un prophète, & qui, ne sont que d'un charlatan. Il vint rapidement vers moi, en me regardant fixement, comme s'il eût voulu me fasciner & me dompter ; peine perdue.

« Que demandez-vous, madame ?

« (On m'appelle madame en voyage ; mes vingt-six ans & mon costume noir me donnent de la maturité.)

« Je dis ce qui m'amena ; il m'arrêta avant que j'eusse fini, avant que j'eusse prononcé le nom de mon frère, & le sourcil froncé, il me demanda péremptoirement :

« Et si ce jeune homme était ici, qu'en feriez-vous ?

— Je voudrais le voir, & s'il m'était possible, le reprendre & m'occuper de lui ; j'avais quelque empire sur son esprit. »

« A cette déclaration, trop franche sans doute, le directeur quitta son air de voyant & d'illuminé ; ses yeux mécontents, sa lèvre en avant lui donnaient une figure peu avenante.

« Je regrette, madame, me répondit-il, de ne pouvoir vous satisfaire, mais les noms de mes malades ne peuvent pas être livrés à la première personne qui les demande ; vous n'avez pas de titre pour venir m'interroger, & je refuse de répondre. Le silence est un devoir d'état.

« Je compris bien le motif tout vénel qui dictait cette réponse : sous l'aliéniste, sous le magnétiseur, sous le spirite, il y avait, passez-moi le mot, un marchand de soupe. Pourtant, quoique je fusse froissée au fond du cœur par cette dureté, je priai, je suppliai, je m'humiliai, mais ce fut inutilement. Il se retrancha dans son devoir de profession & demeura inexorable. Françoise me tirait par la robe, & elle finit par me dire tout bas :

« Partons, mademoiselle, il me fait peur. »

« Je conviens qu'il n'a pas l'air débonnaire, & le mécontentement que lui causaient mes instances faisaient briller ses yeux & trembler sa voix. Je le quittai, & en franchissant le seuil de cette vilaine maison, je me dis avec douleur :

« Et peut-être Étienne est-il là !

Je résolus de chercher ailleurs, en me réservant toutefois, si mes démarches demeurent vaines, de fouiller cette maison & ses mystères, dussé-je invoquer l'appui de la justice & de la police. Je ne reculerai pas ; si ma mère vivait, abandonnerait-elle son pauvre enfant ?

« Adieu, chère cousine, vos lettres me font grand plaisir, et je vous suis bien reconnaissante de ne pas me laisser sans nouvelles. Si vous savez quelque chose d'Albéric & d'Alice, je l'apprendrai volontiers. Je vous embrasse de cœur & d'amitié.

» MARGUERITE CLÉREBAULT. »

Trois jours après, Marguerite frappait à la porte d'un autre asile, situé auprès d'une grande ville & dirigé par les frères de Saint-Jean-de-Dieu. L'établissement semblait modeste & paisible ; il occupait les bâtiments claustraux d'un ancien monastère, dont la Bande Noire avait démoli l'église ; un frère fit passer, Marguerite & sa compagne sous les arceaux voûtés d'une antique galerie, toute peuplée des statues de l'ordre Bénédictin.

Les fils de Saint-Jean-de-Dieu avaient placé l'image de leur père au milieu des austères figures de ces vieux moines, qui ont évangélisé, défriché & instruit la Gaule & l'Europe; Marguerite les salua avec joie, reconnaissant en eux de vieux amis, & une impression bienfaisante se répandit en elle, comme si les bons anges avaient voulu la dédommager de ce qu'elle avait souffert dans l'antre d'un thaumaturge moderne où semblaient régner les esprits de l'abîme.

Elle se trouva bientôt en présence du supérieur de la maison, homme âgé, d'une physionomie ascétique, mais tempérée par la miséricorde & la bonté, apprises à l'école du Christ. Il écouta mademoiselle Clérembault avec attention, & lorsqu'elle ajouta :

« Est-il ici ? »

Il secoua la tête & dit :

« Je crois pouvoir répondre négativement. Je vais m'informer.

Il sonna & se fit apporter les livres, qu'il parcourut avec beaucoup de soin.

« Non, mademoiselle, dit-il, votre frère ne nous a point été confié.

Quoique cette réponse fût presque attendue, elle serra le cœur de Marguerite, qui ne s'exprima que par des larmes. Le vieux religieux parut touché; la vieillesse, la pénitence, la vue des souffrances d'autrui n'avaient pu détruire cette fleur de sensibilité que les âmes pures conservent jusque sous les cheveux blancs; il s'émut, son visage sévère s'adoucit & il dit avec bonté :

« Pourquoi vous décourager ainsi, mademoiselle? Dieu éprouve ses enfants, mais c'est un père, & cette croix qu'il nous donne, il nous aide à la porter.

— Il est vrai, répondit Marguerite, & s'il ne s'agissait que de moi, je saurais attendre, mais mon frère, arraché dans un moment de délire à sa maison, à ses habitudes, à sa famille, mon frère, qui est peut-être revenu à la raison; je me le figure redevenu lui-même, mesurant l'étendue de sa misère, captif, se croyant délaissé de tous; puis-je temporiser & l'abandonner ?

— Non, mademoiselle, dit le religieux, il y a là pour vous un devoir impérieux, & je voudrais vous venir en aide. Vous avez commencé une entreprise généreuse, mais difficile, vous rencontrerez des oppositions, des fins de non-recevoir.

— Je le sais, je l'ai expérimenté, dit-elle.

— Eh bien ! permettez-moi de vous offrir mes faibles services. Je vais écrire & faire écrire, dès aujourd'hui, à tous les supérieurs des maisons de notre ordre, & je saurai si monsieur votre frère se trouve dans un de nos asiles; j'écirai même à quelques chefs d'établissements départementaux avec lesquels je suis en bons rapports... dans une huitaine de jours, vous serez renseignée, & vous saurez au moins par exclus on à quelles portes vous devrez vous adresser.

— Que je vous suis obligée, mon Père ! je vois

que Dieu ne m'a pas abandonnée. Je resterai dans la ville voisine, à l'hôtel de..., j'y attendrai de vos nouvelles, & qu'il arrive, je vous demeurerai profondément reconnaissante. »

Marguerite quitta la maison de Saint-Jean-de-Dieu avec un sentiment nouveau d'espérance; elle se sentait secondée dans son entreprise, qui pouvait sembler téméraire, aussi longtemps que le succès ne l'aurait pas couronnée; elle y prenait foi & son courage se ranimait. Il n'avait fallu qu'un mot, mais une parole dictée par la charité est si puissante !

Elle attendit, & durant ces jours de solitude imposés à sa patience, elle reçut une seule lettre; elle était de mademoiselle Mélanie.

« Chère Marguerite,

» Je voudrais avoir une plume plus exercée pour vous dire combien je pense à vous & combien je suis préoccupée de votre démarche. Est-ce réfléchi & prudent ce que vous faites là? n'auriez-vous pas mieux fait d'attendre le retour d'Albéric? Enfin, je suis sûre toutefois, chère amie, que vous avez agi pour le mieux selon vos lumières.

» Tout va bien ici; le pavillon d'Albéric est tout à fait arrangé. La chambre de sa femme, bleue, avec des meubles du temps de Louis XVI, est très-belle. Je viens de finir le cadeau de nocces que je leur destine; c'est un écran au petit point, représentant Médée sur un char traîné par des dragons; Médée est en robe rose & les dragons sont couleur feu; le fond est en pékin bleu. Je l'ai copié sur un vieux fauteuil, Louis XVI aussi, qui est dans le grenier, & je pense qu'il fera son effet.

» La famille Delamer se porte bien, cependant madame a eu une névralgie & le général un accès de goutte. Monsieur le curé va bien & dira lundi la messe à votre intention. Le père de Françoise est venu savoir de ses nouvelles.

» Adieu, ma chère Marguerite, j'espère que vous reviendrez bientôt. Je ne suis pas tranquille vous sachant si loin. Je suis, bien affectueusement,

» Votre dévouée cousine,

» MÉLANIE ALBANS.

» Albéric a écrit samedi; son retour est fixé à la fin du mois. Il ne dit rien de vous dans sa lettre. »

Marguerite replia la lettre & se dit à elle-même :

« Retournerai-je jamais ? »

Dix jours s'écoulèrent avec une cruelle lenteur; enfin, Marguerite reçut un court billet qui renfermait ces mots :

« Mademoiselle,

« Monsieur Étienne Clérembault se trouve chez nos Frères, à l'asile de L..., près Paris. Le supérieur m'en informe. Je joins à mon billet un mot d'introduction pour le frère Athanase, dont la

charité vous guidera dans cette difficile affaire, & en vous recommandant du fond de l'âme au Seigneur, je suis avec respect, mademoiselle,

« Votre très-humble serviteur,

» Frère ALEXIS. »

« Françoise! s'écria Marguerite, nous partons! mon frère est retrouvé. »

Et elle pleura comme Joseph lorsqu'il eut retrouvé Benjamin.

XI

LE FOU.

Au fond d'un jardin dont les hautes murailles sont dissimulées sous le lierre & la vigne-vierge, & dont le lac en miniature est recouvert d'un léger treillis, s'élève un pavillon à un seul étage, & qui, entouré de fleurs, voilé par d'élégantes jalousies, bâti avec élégance, a une physionomie attrayante & presque poétique. Le pauvre Étienne l'eût aimé au temps de sa raison, alors que la nature, les plantes, le beau ciel, les oiseaux gazouillants, avaient pour lui un langage; mais amené de force, retenu avec autorité dans cette demeure, elle n'avait eu pour lui ni attrait ni illusion; les fleurs ne lui cachaient pas les grilles, & le bon Frère qui le veillait constamment n'était qu'un géolier à ses yeux irrités & méfiants.

Il était, comme de coutume, dans sa chambre à coucher, qu'il ne quittait pas volontiers; assis dans un coin, les coudes appuyés sur la table & la tête dans ses mains. Par son ordre, les jalousies restaient toujours baissées, le bienfaisant soleil lui déplaçait, il n'aimait que l'obscurité & la nuit; sa folie, au début, violente, furieuse, s'était changée en une noire & incurable mélancolie. Jamais il ne parlait; il fallait user d'autorité pour qu'il s'habillât, mangeât & se décidât à faire quelques pas sous les ombrages; un silence farouche répondait seul aux instances du médecin, aux prévenances des Frères gardiens, & l'on ne pouvait deviner si le passé était complètement effacé de sa mémoire, ou si des souvenirs cuisants répandaient dans son âme une continuelle & sombre douleur. Cette âme était murée, & sous cette forme, la folie paraissait plus effrayante que lorsqu'elle éclatait en menaces furieuses & en cris impuissants. Comment pénétrer dans cet esprit qui refusait tout accès à la science, à la charité, à l'amitié?

Le Frère venait de servir le déjeuner; les œufs brouillés, les côtelettes, les fruits attendaient, Étienne ne bougeait pas :

« Monsieur, disait le Frère, si vous vouliez manger, tout se refroidit. »

Étienne détournait la tête, le patient gardien avançait l'assiette & les œufs, le verre & le flacon;

Étienne, d'un geste, renversa la bouteille sur le tapis; le Frère se mit à genoux, ramassa les tessons, épongea le vin, & dit avec supplication :

« Cher monsieur, il faut déjeuner cependant. »

Étienne remit ses coudes sur la table & son front dans ses doigts.

« Voulez-vous autre chose? du bouillon? du pâté? dites, je vous en prie, monsieur. »

Étienne ne répondit pas, seulement il prit un morceau de pain & le garda à la main, & après vingt minutes de nouvelles instances, il mangea ce pain, un peu de fruit, & consentit à boire de l'eau rouge.

Le Frère, content de ce mince succès, enleva le couvert & mit sur la table des livres illustrés, un herbier, un cahier de musique, un violon & son archet, tentative qu'il renouvelait chaque jour, dans l'espoir qu'Étienne consentirait enfin à sortir de sa tristesse & à s'intéresser à quelques objets nouveaux. Mais le fou demeura dans la même attitude, le Frère s'assit auprès de lui, un livre à la main, les yeux attentifs, & toujours disposé à le prévenir & à le servir.

La porte du petit salon qui précédait la chambre à coucher s'ouvrit; Étienne ne leva pas la tête, & le frère Edme crut que le médecin faisait une seconde visite; un pas léger effleura le tapis, & une femme passa devant lui comme une ombre & se laissa tomber à genoux auprès du pauvre malade, dont elle saisit la main.

« O mon frère! ô Étienne! dit-elle, me reconnais-tu? »

Étienne tourna vers elle un œil atone & retira sa main. Elle jeta ses bras autour de lui, le baisa au front, & appuyant la tête sur son épaule, elle pleura. Étienne fit un mouvement & s'éloigna d'elle.

« Mon frère! mon ami! répéta-t-elle, c'est moi, c'est Marguerite! »

Il la regarda, mais aucun sentiment n'animait ses yeux. Tristes comme l'eau profonde d'un lac où le soleil ne se mire pas. Elle lui saisit les deux mains & les haisa, en disant encore :

« Étienne, parle-moi! »

Le frère Edme & le supérieur qui avait accompagné Marguerite regardaient avec inquiétude : ils doutaient. Pourtant Étienne ne retira plus ses mains; il les laissa entre celles de sa sœur qu'il regardait en silence.

Ils demeurèrent longtemps ainsi; enfin, Marguerite voulut essayer d'évoquer sa mémoire & son cœur; elle prit le portrait en miniature de sa mère, qu'elle ne la quittait jamais, & le mit sous les yeux d'Étienne, en disant d'une voix lente & douce :

« C'est maman, Étienne, tu la reconnais bien! »

Il ne la reconnut pas, & il détourna les yeux. Marguerite, désolée, se releva, & elle passa dans le salon avec le supérieur.

« Puis-je espérer encore? dit-elle; tout semble effacé, anéanti chez lui! »

— Non, mademoiselle, il faut espérer, au con-

traire ; il ne vous a pas fuie, il s'est laissé regarder, il a enduré vos caresses, je vous assure qu'il y a un progrès.

— Si je pouvais l'espérer ! Mon Père, pardonnez-moi une question : lorsque vous l'avez reçu dans cette maison, était-il absolument fou ?

— Il était au moins dans un état de délire très-dangereux pour lui & pour les autres, mais je n'oserais affirmer que des soins intelligents n'eussent pu arrêter le délire & prévenir la folie, avant que les facultés ne fussent plus profondément atteintes. »

Il y avait dans ce mot : *délire dangereux*, une excuse pour Albéric que le cœur de Marguerite accueillit volontiers. Le frère Edme vint au seuil de la chambre, leur fit signe & il dit à voix basse :

« Monsieur Étienne paraît inquiet depuis que mademoiselle l'a quitté. »

Elle courut à lui, il la regarda, se laissa prendre la main : ce fut le seul progrès sensible de cette première journée, la seule marque que le malheureux cherchât à secouer cette pesante léthargie sous laquelle il était courbé.

Les jours suivants, il devint évident que la présence de Marguerite lui faisait plaisir, & qu'il cédaït instinctivement à son empire ; il ne lui parlait pas, mais il lui obéissait ; elle le faisait manger, elle obtint qu'il se promenât avec elle, & il paraissait plus sombre quand elle s'éloignait. La règle de la maison ne lui permettait qu'une visite limitée ; elle ne pouvait pas venir le matin, elle devait s'éloigner avant le soir, & Marguerite exprima ardemment au médecin & au supérieur le désir qu'elle éprouvait de se dévouer à son frère, de vivre avec lui & pour lui & de ne plus s'en séparer.

« Je ne crois pas qu'il y ait du danger, répondit le médecin ; seulement, mademoiselle, ne vous dissimulez pas la difficulté de l'œuvre & l'étendue du sacrifice. »

Le Père supérieur semblait approuver.

« Selon moi, dit-il, s'il existe pour monsieur Étienne un moyen de salut, c'est là qu'il se trouvera. L'affection pourra le ressusciter. »

— Vous m'approuvez donc ! je suis décidée, & pour rester à portée de vos conseils, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au médecin, je louerai une maison avec un jardin dans cette commune, j'aurai le domestique que vous jugerez nécessaire, & j'estimerai ma vie bien employée, si nous parvenons à rendre mon pauvre frère raisonnable & heureux.

— Vous savez, mademoiselle, reprit le supérieur, que, pour faire sortir d'ici monsieur Étienne, il faudra une autorisation de son curateur.

— Je l'ignorais, dit-elle, j'irai & je la demanderai. Je partirai aujourd'hui, & je serai de retour dans trois jours. Il faut agir promptement, car je crois, je pense, monsieur le supérieur, que, malgré les bontés dont il est l'objet, Étienne souffre de se voir dans cette maison. Qui sait ? une lueur de raison veille peut-être en lui, & se voir fou, cap-

tif, n'y a-t-il pas là de quoi nourrir ses idées noires, de quoi le rendre incurable?... »

XII

PENDANT LA FÊTE.

Lorsque la chaise de poste qui amenait Marguerite dans sa ville natale s'arrêta devant la grille de sa maison, il était huit heures du soir, ce qui, au mois de septembre, équivalait à la nuit close ; elle s'attendait à trouver son frère & sa sœur en tête à tête, terminant le repas, ou faisant, à la clarté des étoiles, une promenade d'amoureux sous les grands arbres du parc. Elle fut surprise en voyant le rez-de-chaussée illuminé, & à travers les fenêtres ouvertes, on voyait passer des groupes de danseurs qui valsaient au son du piano, secondé par un violon.

« Que se passe-t-il, Pierre ? demanda-t-elle au domestique qui vint au-devant d'elle. »

— Mademoiselle, c'est un petit bal de nocces que monsieur & madame offrent à leurs amis. Toute la ville est là : il y a monsieur le maire & sa demoiselle, le percepteur et ses filles, l'officier de gendarmerie & sa dame... Mademoiselle veut-elle entrer ?

— Non, Pierre, éclairez-moi jusqu'à ma chambre ; faites-moi apporter du thé, & priez, dans une demi-heure, monsieur Albéric de vouloir bien venir me parler. »

Elle était accoudée à son balcon, regardant le parc sombre & silencieux & écoutant la musique qui montait vers elle, & qui, comme toute musique sans paroles, avait une tristesse extrême & pénétrante. Elle pensait, en revoyant cette maison & ces ombrages, à sa mère, à sa première jeunesse, à René de Solis, au bonheur promis & si rapidement envolé, à l'avenir, l'avenir sévère, où l'éternel veuvage de son cœur n'aurait d'autres distractions que des sacrifices répétés & des dévouements peut-être stériles ; ses larmes coulèrent, mais elle se raidit contre la mélancolie énervante qui la gagnait, & au moment où elle fermait sa fenêtre pour ne plus voir ce ciel où palpaient les étoiles, ces bois pleins d'images du passé, pour ne plus entendre ces mélodies tendres & tristes, Albéric entra.

Il l'embrassa avec amitié & l'interrogea aussitôt par un :

« Eh bien ! »

— Eh bien ! dit-elle, j'ai retrouvé Étienne.

— Je m'en doutais : ce que femme veut... du reste, en vous faisant un mystère de sa résidence, Marguerite, je croyais agir selon mon droit & pour votre bien.

— Ne discutons pas là-dessus, mon cher Albéric, il m'est impossible, tout à fait impossible d'être de votre avis. Écoutez-moi plutôt : je ne

veux plus quitter le pauvre Étienne; de l'avis des médecins, de celui des supérieurs de l'asile, rien ne peut être plus salubre à notre frère que d'être tiré de cette maison & d'avoir une apparence de liberté, jusqu'à ce qu'on puisse lui rendre une liberté entière. Je suis résolue de vivre avec lui & de le soigner, mais il faut que, comme curateur, vous l'autorisiez à sortir de l'asile.

— Voilà ce que je redoutais, répondit Albéric avec plus de tristesse que de colère, voilà votre soif d'abnégation qui fait des siennes! vous allez donc vous immoler à un insensé, prodiguer votre vie qui pourrait être si utile, si douce, la jeter aux pieds d'un fou!

— Vous m'avez créé ce devoir, répondit-elle gravement, ne vous opposez pas à ce que je le remplisse.

— Vous êtes dure, vous êtes sévère!

— Je ne voudrais pas l'être, surtout envers vous, mon frère, mais convenez au moins que vous avez la bonne part dans la vie : vous êtes riche, honoré, marié à une femme que vous aimez & qui vous aime. Étienne est seul, sans amis, sans avenir; si je dois choisir entre vous deux, je choisis le plus malheureux.

— Faites-lui du bien, mais par d'autres mains; faites-le soigner magnifiquement, comme un roi, si vous voulez, surveillez sa santé, surveillez ses surveillants, mais ne vous sacrifiez pas tout entier.

— Tenez, Albéric, n'insistez pas, nous nous froisserions mutuellement dans cette lutte; donnez-moi cette autorisation que je désire, & soyez sûr que mon amitié pour vous est toujours la même, que vous me trouverez toujours le même cœur, & que si je préfère Étienne, c'est qu'il a besoin de moi.

Albéric ne résista pas plus longtemps.

« Demain, dit-il, vous trouverez l'autorisation écrite & légalisée. Vous déjeunerez, vous dînerez avec nous.

— Je déjeunerai, répondit-elle, & j'aurai grand plaisir à revoir Alice.

Ils se quittèrent. Le lendemain, dès que le jour fut levé pour elle, Alice accourut, charmante dans son peignoir & ses cheveux blonds sortant rebelles de son petit bonnet garni de velours cerise. Elle embrassa Marguerite avec de grandes démonstrations, en lui disant :

— Eh quoi! vous partez encore! méchante! je croyais que vous alliez nous rester! Vous allez vous sacrifier pour Étienne? Mon Dieu, ma chère, c'est une grande résolution! est-ce qu'il est, là, bien nécessaire de se sacrifier?

— Je ne me sacrifie pas, Alice, je fais tout bonnement mon devoir.

— Votre servante! si on m'imposait un devoir pareil, je refuserais net. Mais c'est épouvantable! vous enfermer avec un fou, & s'il vous tuait?

— Alice!

— Pardon, chère, cela se voit tous les jours dans les livres & les journaux. Et vous pourriez être si heureuse si vous vouliez! je vous assure que c'est très-amusant d'être mariée.

— Je le crois, dit Marguerite en souriant, mais si j'aime mieux ma liberté?

— Ah! la liberté, bonne chose aussi, mais un mari qui vous laisse faire, c'est la liberté, revue & corrigée. Allons! restez!

— C'est impossible.

— Mais Étienne n'appréciera jamais ce que vous faites pour lui. C'est Albéric qui l'assure.

— Si Étienne ne l'apprécie pas, Dieu le saura.

— Dieu, dit Alice en faisant une moue, il est si loin.

— Il est partout, répondit Marguerite saisie d'un profond sentiment d'amour divin devant cette incrédule joueuse & enfantine.

— Êtes-vous bien sûre au moins qu'Étienne ne se sauvera pas pour revenir ici? j'en mourrais d'effroi!

— Nous le garderons bien, répondit Marguerite avec un sourire mélancolique.

La cloche du déjeuner sonna & mit fin à la discussion. Albéric témoigna à sa sœur une vive amitié, Alice la câlina; mademoiselle Mélanie poussait des exclamations sans fin; la bonne vieille fille ne se lassait pas de regarder Marguerite, qui revenait d'un si grand voyage & qui allait repartir de nouveau, & elle profita d'un moment où elles restaient seules, pour lui dire tout bas :

« Cousine Marguerite, si vous aviez besoin de moi, je serais à votre disposition. Je serais bien contente d'aller avec vous, car madame Albéric n'est pas commode tous les jours, entre nous soit dit.

— Je vous écrirai, ma cousine, répondit Marguerite en lui serrant la main. »

Midi sonna; la chaise de poste arriva au trot de ses deux chevaux; Marguerite embrassa sa famille, & le cœur un peu serré, elle repartit pour la Terre-sainte du dévouement.

Le lendemain, vers le soir, elle arriva à l'asile, & aussitôt elle fut admise auprès d'Étienne. Il était assis, aussi absorbé que de coutume; il la regarda & se laissa embrasser; mais, tout à coup, ses lèvres silencieuses s'ouvrirent, il lui dit tout bas :

« Ne vous en allez plus. »

Marguerite se trouva amplement récompensée.

M^{me} M. BOURDON

(La suite au prochain Numéro.)

MA FILLE OU MA NIÈCE

(SUITE ET FIN.)

III

L'UNE

APRÈS avoir jauni, les feuilles étaient tombées ; ceci se voyait tous les ans. Ce qui ne s'était pas encore vu, c'était l'empressement du bon voisin à l'endroit du facteur. Le guetter, lui ouvrir, & puis recommencer à l'attendre, telle était sa constante occupation.

L'hiver avait ramené à la ville les campagnards par occasion, ceux qui voudraient toujours des fleurs & point de neige. Madame X... avait ouvert ses salons, & la belle Edma reparaisait comme une resplendissante étoile.

Par une fatalité qui devait aller jusqu'au bout, Gustave avait ouvert le même jour ses livres de droit, & les deux études marchaient de front.

Madame X... recevait sans cérémonie tous les soirs. Sa maison était de celles où l'on est invité une fois pour toutes, où les jeunes gens bien élevés sont appréciés ; de celles où, sans qu'il y ait foule, les éléments sont assez nombreux pour qu'on n' imagine pas nécessairement une noce dès qu'on a dansé trois fois ensemble. Gustave se plaisait dans cette maison, où l'excellent monsieur Linières avait eu soin de l'introduire à titre de sauveur, & non à titre de prétendant.

Madame X... était une de ces personnes bonnes & larges (deux choses souvent réunies) qui, dans la solide carrure des épaules & dans les heureux plis d'un double menton, semblent exhiler une bienfaisance inépuisable. Son œil était franc, son sourire gai, son assurance en donnait aux autres, & quand, d'un pas bien lourd, elle traversait son salon, les regards la suivaient avec un intérêt réel ; on l'aimait. Elle avait l'extrême bonhomie de son frère. Sa démarche, sa parole, son geste, tout en elle était d'une rondeur parfaite, & l'on se demandait comment & pourquoi cette belle rêveuse, blonde & diaphane, se trouvait être sa fille.

Mademoiselle Edma c'était une âme, & pour ainsi dire, rien qu'une âme. A la séduction de la forme, frêle, souple, distinguée jusque dans les détails, elle joignait une réelle supériorité d'esprit, une continuelle tendance vers le beau. Son éduca-

tion très-soignée ne laissait rien à désirer, sinon aux gens faits de chair & d'os qui ne se nourrissent pas de rosée. Il n'aurait pas fallu lui demander ces soins quotidiens, fond de la vie féminine ; elle n'y entendait rien & méprisait positivement ce qu'elle appelait le côté trivial de notre existence. Sur ce point, tout était pour elle l'objet d'ennuyeuses concessions. Elle se passait si facilement du bien-être physique quand son esprit & son cœur étaient satisfaits que, involontairement, elle devait arriver un jour à mettre les autres à son pas. Même dans l'ordonnance de sa toilette, perceait une somptueuse négligence qui, dans une position moins brillante de fortune, fût promptement devenue du désordre. Sa chambre, sa table de travail, sa boîte à ouvrage, tout ce qui l'entourait portait l'empreinte du mépris exagéré du matériel. Pourvu qu'elle eût dérobé à la littérature & aux arts les pures jouissances qui la faisaient vivre, peu lui importait le reste.

Les soins incessants de la femme de chambre ne voilaient qu'imparfaitement le décousu de cette vie plus idéale que réelle. Edma eût volontiers supprimé tout ce qui n'était pas intellectuel. Quant au dommage qui en serait résulté, elle aurait pu ne pas s'en apercevoir ; sa bonne mère était là, toujours prévoyant, ordonnant, réparant, faisant de son mieux pour que tout le monde fût content.

Cependant, ces deux extrêmes se touchaient, comme le veut le dicton.

Mère & fille étaient instinctivement unies, & n'imaginaient pas la vie sinon sous le même toit. Aussi, lorsque, en famille, madame X..., bonne jusqu'à la faiblesse, parlait, comme d'un gros inconvénient, de son gendre futur, elle disait avec ce bon rire qui s'entendait de partout :

— Le pauvre homme ! Je le plains s'il est comme tout le monde ! Avec une femme comme Edma, la vie morale est complète, mais on risque de ne pas dîner & de mourir à l'hôpital ; il faut une belle-mère !

En attendant, ces deux femmes jouissaient ensemble, chacune à sa manière. On s'aimait trop pour ne pas s'accorder cette indépendance intime qu'on revendique si aigrement quand on vous la dispute, & qu'on aliène si facilement quand on vous l'abandonne. }

Gustave, une fois admis dans cet intérieur, où l'attirait un intérêt puissant, commença par être fasciné par l'organisation exceptionnelle de mademoiselle Edma. Il la plaça un peu au-dessus des terrestres phalanges, & dès lors la trouva fort bien. Penser à autre chose lui devint très-difficile; le droit s'en ressentit. Les formules l'accablaient sous leur sèche raison; il sentait le besoin d'oublier les nécessités d'une société vieillie, & de se jeter dans une atmosphère tout autre. Autour d'Edma, rien ne lui rappelait le prévu, le ponctuel, l'inévitable, il respirait.

Madame X., qui ne savait pas ce que c'était qu'une arrière-pensée, distingua bientôt Gustave; il lui allait, elle le lui dit tout simplement, l'engageant à venir quand bon lui semblerait. La tête du futur docteur était si bien montée que bon lui sembla deux ou trois fois par semaine.

Quand on va sans cesse dans une maison, on finit par en connaître le fort & le faible; c'est pourquoi le printemps mit le malheureux Gustave dans un état affreux d'indécision. Il pouvait maintenant juger la nièce de monsieur Linières, il l'admirait; elle lui était infiniment sympathique; mais dès qu'il venait à penser sérieusement qu'il pourrait, si elle y consentait, devenir son mari, il la trouvait à l'instant d'une nullité complète, ne sachant rien, n'ayant aucune idée de la vie pratique, & promettant d'être la plus triste maîtresse de maison.

Alors il se fâchait contre lui-même & contre la poétique Edma. Au plus fort de sa colère, il écrivit un jour à ce respectable ami qui attendait incessamment le facteur :

« Cher voisin,

» Je suis furieux ! elle est charmante... je n'en voudrais pas pour un empire. Avec des femmes de ce genre, il faut passer à l'état de vapeur, & ce n'est pas dans mes moyens.

» La mère est d'une bonté parfaite. Sans doute, vivant avec nous, elle comblerait les laïques que son amour trop faible a malheureusement laissées dans la tête de sa fille; mais supposez l'absence de ma belle-mère, une perte de fortune, un changement de situation. Me voyez-vous en face d'une femme qui ne s'entend à rien, qui souffre de tout ce qui l'arrache à l'étude ou aux rêveries d'un esprit contemplatif ! Non, qui dit une femme, dit un composé des plus aimables dons; rien d'exclusif quoi que ce soit.

» Oh ! qu'il y a loin de la romantique nièce de monsieur Linières à cette forte & tendre Eugénie de Guérin, rêvant du ciel, parlant aux fleurs, aux oiseaux, à la nuée, tout en se multipliant dans d'obscurs labeurs ! Soit au village, soit dans la salle basse du vieux manoir de ses aïeux, le nid, comme elle l'appelle on la voit allant, venant, se fatiguant, aidant ses serviteurs, servant elle-même son père, préparant volontiers de ses mains patriciennes le souper d'un ami qu'on arrête au passage. Cette

femme était pieuse, elle était pauvre, de cette pauvreté relative qui laisse l'âme libre; & son doux génie, couvrant au loin Maurice comme un bouclier, savait se plier à tout. Tour à tour fille dévouée, mère des villageois, maîtresse de maison attentive & laborieuse, elle faisait ce qu'il y avait à faire, puis remontant à la *chambrette*, elle y retrouvait ses infinies tristesses & ses doux chants de bengali. Le cœur toujours en haut, elle vivait terre à terre & ne s'en trouvait point humiliée. Eugénie, que vous avez été grande, & comme vous saviez bien aimer !

» Mademoiselle Edma est incomplète, & ce qui lui manque est peut-être l'indispensable. Ne me grondez pas, mon bon voisin, si j'hésite; plaignez-moi plutôt, car mademoiselle X. est charmante. Mais je veux une vraie femme; celle-ci me fit l'effet d'une de ces belles ombres qu'Homère nous laisse entrevoir dans les lointains des Champs-Élysées. Je n'en veux point !

» Adieu, & ne m'en veuillez pas, cher voisin, car plus que jamais j'ai besoin de votre amitié.

» GUSTAVE. »

IV

L'AUTRE.

Le futur docteur se préparait à s'éloigner pour quelques semaines. Il allait, par le plus fortuné des hasards, habiter sous le toit de ses fiancées, qui, ne se doutant de rien, le prenaient pour un simple chasseur, chassant le lièvre ou la perdrix. Innocentes bêtes ! il s'agissait bien de vous ! Gustave n'avait d'ailleurs aucun goût pour la chasse, un fusil dans ses mains, c'était un prétexte. Monsieur Linières réunissait tous les ans ses neveux, on faisait une brillante ouverture, à laquelle on invitait quelques amis à battre les bois & la plaine; c'était un temps fort gai, faisant trêve d'une part à l'agitation malsaine de la ville, de l'autre à l'uniformité de la campagne.

Gustave avait fait connaissance, pendant l'hiver, non-seulement avec la tante & la nièce, mais avec tous les hommes de la famille. Le secret lui avait été gardé fidèlement. L'excellent monsieur Linières, dont la chaleureuse reconnaissance semblait augmenter tous les jours, lui laissait une indépendance totale, & commençait d'ailleurs à le prendre pour un Caton, à cause de ce fameux doctorat dont il était question avant toute autre chose.

On chassa, on tua on se couvrit de gloire. Gustave réussit à se faire une belle position de maladroït, & le fait étant par trop palpable, il prit la chose en riant, ce qui désarma les rieurs.

Le malheureux, encore sous l'impression de ses études d'hiver, avait gardé pour mademoiselle

Edma ce penchant chevaleresque qui aurait été plus que suffisant pour faire d'elle ce qu'au moyen âge nos aïeux appelaient la dame de leurs pensées; mais en plein dix-neuvième siècle, notre chasseur manqué ne savait que faire de mademoiselle Edma, ne pouvant ressusciter les vieux siècles & la proclamer reine d'un tournoi.

Ah! comme il eût été fier d'entrer en lice en portant ses couleurs, de la saluer au milieu de la pléiade de beautés dont elle eût fait partie! Parfois, comme il avait, lui aussi, le goût du beau & l'imagination vive, il se représentait une de ces scènes émouvantes. Elle était là, magnifiquement parée, à la fois souriante & majestueuse. Elle regardait les chevaliers, un entre autres... Le héraut d'armes donnait le signal; les combattants s'élançaient, se rencontraient, se choquaient. Gustave frappait d'estoc & de taille, désarçonnant son adversaire, le terrassant, il n'en coûtait pas plus. Enfin, sans que ses armes courtoises eussent versé le sang, il entendait mille voix proclamer le nom du vainqueur. Il frémissait d'un noble orgueil; le vainqueur, c'était lui! Tous les yeux s'attachaient à sa brillante armure, &, relevant sa visière, il cherchait le regard de celle qu'on appelait la reine de beauté. Edma laissait tomber sur lui un regard plein de poétique admiration. Le jeune chevalier, si fier devant les hommes, venait à elle en suppliant, un genou en terre; il semblait demander grâce; une douce symphonie remplissait l'air; tous se tournaient vers le trône d'où, environnée de riches matrones, la reine du tournoi présidait. Il était là, lui Gustave, ruisselant de sueur, accablé de fatigue, & pourtant si heureux sous sa gloire. Alors, la dame de ses pensées, plus pure que l'onde, & plus belle que le saphir, lui donnait à baiser une main d'albâtre, & lui présentait avec un radieux sourire une écharpe qu'elle avait brodée d'or fin, en rêvant au vainqueur, sous les ombrages de son manoir antique. Le nom d'Edma s'y lisait tout entier; il le touchait respectueusement de ses lèvres, & jurait dans sa conscience de chevalier de ne point mettre en oubli les vieilles traditions, d'être fidèle à son Dieu, à son roi, à sa dame, & de protéger le faible par sa bonne épée, & sous la garde de Notre-Dame-Sainte-Marie... Et les vivats remplissaient l'enceinte, & Gustave, du milieu de cet innocent triomphe, savourait une émotion mâle & guerrière, mêlée d'une inénarrable douceur... Tout à coup, son beau rêve finissait brusquement par quelque actualité, qui le relançait entre les usines, les chemins de fer & le gaz.

C'était ordinairement un des neveux de monsieur Liniers qui l'interrompait, lui proposant, tout en fumant, une partie de billard qu'il acceptait, tout en fumant aussi; puis, on causait des choses modernes: bourse, théâtres, les actrices en renom, le roman nouveau, les photographies, les velocipèdes... Du tournoi, pas question de moins du monde. Au contraire, il fallait souvent

entendre parler de la belle cousine comme de la plus simple mortelle; on la trouvait jolie, on le disait; mais de poésie, pas une étincelle; notre siècle est positif. Et Gustave, se gardant bien de mettre au jour son triomphe & son écharpe, souriait tout bas, fumait tant qu'il pouvait & fermait les yeux de temps en temps pour revoir, en dedans, son tournoi.

Ceci, c'était la fiction; mais dès qu'il se plaçait sur son terrain, à lui, et non plus sur les sables mouvants de l'imagination, il renonçait à épouser la superbe Edma. Tout en colère, il faisait *in petto* une seconde édition de sa lettre au voisin. Alors, par un mouvement de bascule, il tombait toujours *in petto*, aux pieds de la rondelette & gentille Laure.

Il faut dire que, dès son arrivée à la campagne, il l'avait trouvée on ne peut plus agréable. Elle était si bien dans son cadre! Sa fraîcheur un peu villageoise, jointe à l'excessive simplicité de ses manières, allait avec ce milieu champêtre. L'élégance lui manquait, il est vrai, complètement; elle n'en avait ni dans le port, ni dans la voix, ni dans l'arrangement de sa toilette; mais l'élégance n'était-elle pas compensée par cette rondeur de langage, cette franchise de cœur, ce naturel parfait?

Gustave le pensa trois jours de suite, &, avec la mobilité toute française de son caractère, il fut au moment d'écrire à son vieil ami en style césarien: « Je suis venu, j'ai vu, j'épouse. » Toutefois, le voisin avait tant recommandé de réfléchir, de comparer, de peser, que notre Caton, pour ne pas faillir à son mandat, résolut de garder le silence jusqu'à plus ample information.

Il est en nous de désirer autre chose que ce qui est entre nos mains. C'est pourquoi, fidèle à ce principe quelque incommode qu'il puisse être, le futur docteur en droit eut bien soin d'envisager Laure sous un certain point de vue. Il commença par se la figurer hors de cette belle campagne, dont elle s'était fait, comme cela nous arrive souvent, une petite patrie dans la grande. Dès lors, il la trouva sans distinction, sans grâce, sans esprit de conversation, & bien au-dessous de la plupart des femmes qu'il voyait dans le monde. Son amour propre fut blessé; or, de cela, l'homme ne revient guère.

C'était pourtant un joli séjour, que cette terre grasse & fertile, ce château moderne si coquet, si frais, souriant au voyageur du haut de sa colline boisée. C'était bien un nid de colombe, et Laure était bien la colombe, à l'œil simple, au cœur tranquille, demeurant où il se donne. Il y avait dans ce beau lieu tout ce qu'on peut réunir d'agréments, en dehors de ce qu'on ne trouve qu'à la ville. On y pouvait monter à cheval, se promener librement à pied ou en voiture, chasser, pêcher, s'isoler, voisiner, fumer, oh! fumer partout et toujours! Le brave Gustave, à l'idée de jouir inévitablement de tous ces petits bonheurs, n'en vou-

lait plus, & se hâtait d'emmener Laure bien loin, d'en faire une citadine, de la présenter dans le monde, à la cour s'il se pouvait. Et pourtant c'était une de ces plantes qui ne se plaisent que dans certain terroir; les en arracher, c'est leur ôter tout le charme. Comment donc faire?

Accepter la position de gendre & vivre sur cette belle terre, c'eût été doux. Un beau-père modèle, une résidence admirable, une fortune superbe, s'ajoutant à celle de Gustave; une femme toute bonne, incapable de malice... Justement, ce malheureux jeune homme aurait voulu quelque chose de plus, ce qu'il appelait un peu de montant. Or, la jeune fille n'entendait rien à tout ce qui n'a pas forme & couleur. Son éducation s'était faite sous le toit de la famille & sous les yeux d'un père qui poussait à l'excès le respect de la liberté d'autrui. Sa fille avait dit sur tous les tons, & dès le plus jeune âge, qu'elle préférerait la promenade à l'étude. Va pour la promenade! Qu'elle aimait bien son aiguille & point la lecture. Va pour ton aiguille! Qu'elle n'avait de goût que pour les soins du ménage & point pour les arts. Va pour le ménage!

Cette méthode, qui avait fait jeter les hauts cris à Edma dix ans de suite, satisfaisait à un haut degré la gentille Laure, &, en dépit des longs soupçons d'une demi-douzaine d'institutrices qui étaient parties l'une après l'autre, désespérant de leur élève, celle-ci jouissait de la vie largement, ne demandant pas autre chose que le bleu du ciel & le murmure de l'eau.

Avait-elle jamais regardé le bleu du ciel & écouté le murmure de l'eau? N'en croyez rien. La poésie & Laure n'étaient point synonymes. Elle aimait le ciel bleu parce qu'elle partait sans pluie pour faire deux lieues d'un bon pas; le murmure de l'eau, parce que ce murmure était pour elle le symbole de la fertilisation des terres; donc on aurait de l'herbe plus verte et des légumes plus beaux. La jeune campagnarde allait droit au but. Elle faisait grand cas des poules en vue de l'omelette, des chevaux selon leur force et leur vitesse, des chiens quand ils étaient de bonne garde, des chats quand ils prenaient des souris, & ainsi du reste. Pas de dépense inutile de sentiments. Des soins généraux, exacts bien entendus, mais pas l'ombre d'un retour de la pensée sur tel ou tel animal préféré. Pourquoi? S'il est utile, bon. S'il ne l'est pas, il faut le tuer ou le vendre.

Laure, avec sa bonne mine et sa taille carrée, était d'un positivisme achevé, voyait les choses comme elles sont, usant de son droit & en usant jusqu'au bout; c'était la raison même, quant au côté pratique de la vie. Les jardiniers & journaliers s'entendaient bien avec elle parce qu'elle était juste & se rendait parfaitement compte de la besogne. Elle était vraiment intéressante à voir dans ses rapports avec les inférieurs. En outre, c'était une fille ponctuelle, prévoyant & prévenant les obstacles matériels afin de les surmonter s'il se pouvait. En elle, on pressentait une parfaite maî-

trresse de maison; on devinait ce qu'elle serait comme on devine la rose en regardant le bouton... Gustave n'aurait point admis cette comparaison tirée de la Flore. Il ne trouvait, en cherchant bien, aucune rose qui figurât cette ménagère prudente, économe, raisonnable, mais *uniquement ménagère*, sans que jamais une idée traversât son esprit, à moins qu'elle ne vînt en droite ligne du potager, du fruitier, de la cuisine ou de la lingerie.

Comment, s'écriait le malheureux chasseur, quand il s'enfonçait sous l'épaisseur du bois, évitant hommes & lièvres, comment avec ma fortune doublée, triplée même par celle de ma femme, je ne pourrai viser à autre chose qu'au rangement prolongé de mon éternel ménage! J'aime mieux ne pas me marier. Vieux garçon, c'est un avenir comme un autre; & du moins on fait ce qu'on veut. Vieux garçon, c'est mon affaire!

Quand Gustave avait ainsi formulé sa pensée pour les chênes & les bouleaux, il doublait le pas, & rentrant précipitamment, il s'installait à son secrétaire pour écrire au bon voisin quelque lettre dans le genre de celle-ci :

« Mon cher voisin,

» Vous avez beau dire, le mariage est une grosse affaire. Je ressemble à ce malheureux soldat qui, du haut d'une tour, prenait son élan sous les yeux & par l'ordre du terrible baron des Adrets, pour aller se briser la tête en tombant sur le sol. Il hésitait, s'élançait, s'arrêtait court. L'homme de sang lui reprocha son hésitation; le condamné lui dit : « Je vous le donne en dix! » Ce mot lui valut sa grâce, car le baron avait ri.

» Il n'y a, il est vrai, & j'en rends grâce à Dieu, il n'y a ici ni farouche baron, ni tour, ni tête à rompre, mais simplement un pauvre diable choisisant! Et vous, la bonté même, qui, à vingt lieues de là, lui reprochez d'hésiter. Et bien, moi aussi, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent! Ah! je le voudrais vous y voir, non pas avec votre philosophie, fruit d'une douzaine de lustres consacrés au perfectionnement de vous même, non pas avec ce pauvre catarrhe dont vous dites tant de mal, & moi aussi, mais avec mes vingt-huit ans & mon caractère. Oui, je suis indécis par nature, mais si je ne l'avais pas été, je le serais devenu.

» Je vous ai dit le charme que j'ai trouvé dans mademoiselle Edma : beauté, esprit, talents, elle a tout pour elle. Nature d'artiste, c'est une sensitive. Si j'étais un nuage, ou la brise, ou l'éclair, j'entrerais en ménage demain. Mais je suis, en attendant mieux, un composé d'éléments divers, & je veux que ma maison soit tenue par une vraie femme, une femme de la race forte & active dont l'écriture nous a fait le portrait.

» Que faire d'un pur esprit? Je n'y vais pas par quatre chemins. Je ressemble à ce monsieur ha-

« rassé, mourant de faim, & tombant au milieu de certains personnages qui, par genre, affectaient de toucher à peine aux mets solides; on lui demande ce qu'il désire : crème, sorbet, nougat? Il répond de sa plus grosse voix : « Du pain, du vin, des côtelettes. »

« Ce monsieur, c'est tout à fait moi, en présence de l'organisation éthérée d'Edma. Permettez cette abréviation. Quand je parle des deux cousines, je dis, bien entendu, mademoiselle gros comme le bras; mais, entre vous & moi, c'est sans cérémonie. Donc, en présence d'Edma, il me faut du positif. La métaphysique c'est beau, mais... mes boutons de chemise avant tout! Je vous entends d'ici, vous dites : Eh bien, qu'il prenne l'autre... Or, sachez-le, je ne prendrai point l'autre, & si vous en voulez la raison, c'est que je ne puis souffrir le matériel tout seul. Avec l'une, il me faut être nuage; avec l'autre, terrestre au point de prendre racine. Non, vous d's-je, pas de bonheur pour moi dans ces extrêmes. Edma ne me va pas, & Laure pas davantage. Je ne sais comment est fait son cerveau; rien d'immatériel n'y peut laisser d'empreinte. Elle a un souverain dégoût pour l'étude de quoi que ce soit, si l'intelligence seule est en jeu. Ne lui parlez pas d'histoire, le peu qu'elle a su, elle l'a oublié; le reste, elle ne l'a pas appris. En géographie, elle prend, comme dit le poète, un nom de ville pour un nom d'homme. En littérature, elle connaît le *Chat botté*, qu'elle suppose de Racine tout aussi bien que de Perrault. Cet esprit est une terre inculte. Et pourtant, Laure a bonne tête; elle est capable en son genre, soigneuse, entendue, pleine de bonnes idées; mais c'est un de ces êtres incomplets, instruments d'ensemble qui ne rendent qu'un son, pendant que mon oreille attend une harmonie. Non, cette prose m'écraserait; je deviendrais avoine, je deviendrais légume, je deviendrais lessive!... Cette petite Laure, elle me met en colère, tant elle est bonne & gentille; & cependant je ne puis la souhaiter pour femme. Choisir! Ah! quel gueta-pens! Bon monsieur Linières, il ne voit pas que je perds la tête. On me parle, je ne réponds pas; je suis affreusement distrait; hier, je suis entré au salon avec mes grosses bottes de chasse bien crottées! Elles ont ri toutes deux; sur ce point, elles s'entendent, c'est le seul.

« Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, écrivait au milieu d'inextricables difficultés : « Je ne puis manquer d'être bientôt fou, ou de devenir un habile homme. » Le bon Henri? Il n'avait qu'un royaume à soumettre, & c'est pourquoi il s'est montré un brave & habile homme; s'il eût eu à choisir entre deux femmes, il devenait fou! C'est ce que je suis en train de faire, faute de mieux. Comment me tirer de là, ma tête en craque. Quant au cœur, mon indécision fait son indépendance, il est tout à vous.

» GUSTAVE. »

A cette lettre ou à toute autre du même goût, le

voisin, fort étonné, répondait quelques lignes dont le sens était inévitablement : « A ta place, je me marierais. » C'était sa marotte. Le célibat & lui c'étaient deux adversaires qui, pour combattre corps à corps depuis si longtemps, n'avaient rien perdu de leur fureur.

Fort de son inépuisable indulgence, & s'arrangeant si facilement de tout ce qui n'était pas la solitude, il pensait qu'il aurait pu être très-heureux avec une femme comme Edma; il aurait travaillé doucement, à petit bruit, jetant dans cette belle intelligence ce qui lui manquait pour être vraiment femme; la mettant en contact avec de sages maîtresses de maison, qui lui eussent fait délicatement toucher du doigt les réalités de la vie; obtenant d'elle ces soins vulgaires que l'homme a droit de demander à sa compagne, puisque Dieu lui-même la lui donna pour aide & pour amie.

Quoi de plus beau, se disait-il avec raison, que de mêler aux idées élevées, aux grandeurs de l'art, aux mouvements d'une âme facilement émue, ces bonnes pensées de la terre qui reposent, & répandent au logis conjugal l'abondance, le bien-être & la sûreté? Une femme qui dédaigne les humbles labeurs, soit comme directrice, soit comme ménagère si la situation l'exige, cette femme dédaigne sa propre mission, son *devoir principal*.

Un jeune écolier à qui sa mère reprochait de n'avoir pu interrompre sa version, pour mettre en ordre quelques vêtements qu'elle lui avait demandé de réunir, répondait avec mépris : « Quitter un auteur pour un paquet!... »

On passe cela à l'écolier, mais à la femme, non. Elle doit faire la chose principale. D'abord, le paquet, puis l'auteur s'il reste du temps. Voilà la vérité! une jeune fille sage & sensée comme mademoiselle X. doit le comprendre; il n'appartient qu'aux esprits étroits de ne pas se rendre à l'évidence... Je l'aurais bien épousée. C'était par ces petits monologues que le bon voisin charmait ses ennuis.

S'il s'agissait de Laure, il souriait avec complaisance & pensait : Bonne petite, j'aurais pu être très-heureux avec elle. Elle n'a point l'esprit cultivé, c'est vrai, mais se marie-t-on pour philosopher avec sa femme? N'a-t-on pas ses amis, ses livres, ses journaux? Bah! quand on rentre chez soi fatigué, ennuyé, & qu'on trouve un appartement bien tenu, une comptabilité bien en règle, un bon dîner, son café, beau feu, belle lumière, des armoires en ordre, une femme d'humeur égale, a-t-on vraiment le courage de se croire bien malheureux? D'ailleurs, on doit pouvoir ajouter quelque chose à ce fonds excellent? On cause avec sa femme, on la forme, on lui fait faire des lectures qui ornent son esprit sans le fatiguer; on essaye, on tâtonne, quand on réussit, c'est un bien doux triomphe. Quand on ne réussit pas, eh bien! on se console en mangeant sa soupe; si elle est bonne, c'est déjà beaucoup... Cette bonne petite, je l'aurais bien épousée.

COMMENT CELA FINIT.

Rien n'est plus long que de ne pas choisir; Gustave y mit autant de temps qu'à devenir docteur. Le voisin n'en revenait pas. Mais quand son jeune ami eut été reçu, il crut que nécessairement la noce allait suivre.

Un matin, dès sept heures, Catherine aperçut, par une fenêtre donnant sur la station du chemin de fer, un jeune voyageur lesté & dispos, & reconnu en lui Gustave.

La bonne fille courut l'annoncer à son maître; elle avait de ces attentions du cœur.

« Monsieur Gustave à l'air bien mieux portant, dit-elle, avec un véritable intérêt.

— Vraiment, Catherine? Est-ce que vous le trouviez malade?

— Oh! oui, monsieur; il y a longtemps qu'il était tout chose.

— Ah! c'est que, voyez-vous Catherine, les études qu'il faut faire pour devenir docteur en droit sont très-fatigantes. Les jeunes gens sont obligés de pâlir sur de gros livres, de se livrer à un travail ingrat, desséchant, de passer quelquefois des nuits.

— Des nuits! s'écria douloureusement Catherine, qui se couchait à huit heures. C'est grand dommage! Pauvres messieurs, ça fait pitié! Si je lui faisais une tasse de café au lait, avec des grillades? j'ai de bon beurre.

— Faites donc cela, Catherine, bien vite. Si vous ajoutiez une omelette?

— Comme monsieur voudra.

— Ou bien une côtelette.

— Comme monsieur voudra.

— Les deux, cria le bon maître, toujours un peu irrité, malgré lui, de cette terrible phrase.

Catherine répondit: Bien, monsieur, alla ouvrir la porte au visiteur matinal, & se précipita sur son fourneau.

Gustave avait un air tellement dégagé que le vieil ami se dit du premier coup d'œil.

— Bon! il n'est plus indécis.

— Eh bien, mon garçon, dit-il avec assurance, tu es donc enfin décidé?

— Comme vous voyez.

— Tu n'as toujours pas agi à la légèreté.

— Je m'en flatte.

— Je savais bien que tu rendrais les armes, mais je m'inquiétais du moment. On ne peut pas vivre si longtemps en face d'une idée, cela vous tue.

— Je ne suis pas tué.

— Mais non, depuis nos derniers succès, monsieur le docteur, & ta décision, mon cher enfant, je te trouve une tout autre mine.

— N'est-ce pas? je dors si bien!

— Tu dors bien?

— Huit heures... sans déceler.
— Alors, j'ai ouï dire que bien dormir est presque une vertu.

— Je suis très-vertueux.

— Et le beau père?

— Ah! l'excellent homme! c'est un ami pour toujours. Non, il n'est pas possible de pousser plus loin la bonté, la délitatesse. Rien n'est changé entre nous; c'est la même intimité.

— Cela ne m'étonne pas. Il sait que tu es un bon sujet, il a confiance en toi.

— Oh! je ne suis pas meilleur qu'un autre.

— Ça dépend de l'autre.

— Et ta belle Parisienne, que dit-elle?

— Rien.

— Comment, rien! ce n'est donc pas d'elle qu'il s'agit?

— Mais non, vous le savez bien... Pourquoi revenir là-dessus? C'est fait, parlons d'autre chose. J'en ai assez, j'en ai trop.

— Tu ne veux pas que je te parle de...

— Non.

— Ni de...

— Non. Ah! Vous allez me rendre mes insomnies!

— Tu ne penses donc plus qu'à dormir, décidément? Original! Ton père, avait, du reste, un grain d'originalité. Bon chien chasse de race... Je ne peux pas même te demander le jour?...

— Si, si. C'est le 11.

— Le 11? Déjà? Tu as donc tes papiers?

— Oh! d'un jour à l'autre...

Catherine interrompit la conversation en apportant sur un plateau un déjeuner à faire envie: Côtelette brune, omelette blonde, & tout le joli matériel d'une tasse de café au lait.

Gustave, charmé sans être surpris, car rien dans l'amitié n'étonne, avoua qu'il mourait de faim; & peu après, de toutes ces excellentes choses apportées par Catherine, il ne resta guère que le plateau.

Tout en déjeunant, il causait. Le voisin avait beau faire, il lui était impossible de ne pas parler indirectement de la grande affaire du 11.

Toutefois, par prudence, il se tenait dans les généralités.

« Allons, j'espère que tu auras beau temps.

— Ah! c'est la première condition.

— Si pourtant le 11 t'apportait la tempête? que ferais-tu?

— Je ne m'embarquerais pas.

— Bah! es-tu donc fataliste? Et, dis-moi, pour suivre ta métaphore, ce beau navire dont les voiles s'enflent au vent de l'espérance te laisse-t-il réellement toute la liberté? Ton cœur est-il donc si solidement attaché au rivage?

— Mon cœur? Le rivage? Ah! parlez sans figures, cher voisin; je vis plus que jamais terre à terre. Ce droit, ces examens & même ce bon déjeuner, tout cela m'a fortement rejeté dans le positif.

— Ton choix le prouve.

— Quel choix ?

— Je veux dire ta décision en faveur de... au lieu de... Ah! je suis toujours brouillé avec les noms! Enfin, c'est égal, tu sais ce que je veux dire.

— Tout au plus.

— Mais si, mais si. Voyons, tu veux me faire enrager? Tu as raison, je ne me plains que de n'être jamais contredit... Ah! c'est le 11? A quelle heure?

— Cela dépend du capitaine et du vent.

— Du vent?

— Oui.

— Du vent... du capitaine... je n'y suis pas. Enfin, tu t'embarques le 11, m'as-tu dit?

— Eh oui, pour ce fameux voyage.

— Tu vois, malgré le droit & la côtelette, tu retombes dans la rhétorique. Il y a longtemps, en effet, que l'on chante :

La vie est un voyage,
Égayons le passage
Par d'innocents plaisirs...

La vie à deux, c'est charmant, je te l'ai toujours dit. Veux-tu me permettre une question ?

— Quatre si vous voulez, pourvu que ça ne soit pas des questions de droit, ni certaines autres que vous devinez.

— Non. Il s'agit de ce joli voyage que tu entreprends le 11.

— Ah! bon.

— Une fois embarqué, puisque barque il y a, que comptes-tu faire ?

— Eh bien, on regarde le ciel & l'eau, comme les autres. On descend, on s'installe, on prend un livre, on le laisse, on remonte sur le pont, on fait les cent pas d'un bout à l'autre du navire.

— Nous n'en sortirons pas. Au diable ton navire. Parlons net : que comptes-tu faire le 12, le lendemain de ton mariage ?

— Mon mariage?... Et qui vous parle de mon mariage? Je ne me marierai jamais! jamais! jamais!

— Quoi! tu veux rester...

— Vieux garçon!

Ici, le voisin abasourdi se voila comme César, pour ne pas voir Brutus qui le perçait.

— Oui, vieux garçon, reprit Gustave d'un ton qui n'indiquait que trop la perpétuité d'une résolution. Cela vous étonne?... Mais vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

— Non.

— Je vous ai écrit la semaine dernière, je vous racontais tout dans le plus grand détail. Je vous disais en quatre pages ce que je vais vous redire en trois mots. Voilà : j'étais aux trois quarts fou! Monsieur Linières s'en est aperçu. Il m'a conseillé de me reposer la tête, de bannir pour un temps toute étude, & même toute pensée d'avenir. Moi, touché, ému, j'allais lui avouer mon tourment, cette affreuse indécision. Les paroles

me manquaient, c'est lui qui les a trouvées. Il m'a tout dit, analysant mon cœur mieux que je ne l'eusse fait moi-même, me serrant les mains, m'assurant que son profond silence me laissait toute ma liberté, me remerciant encore de lui avoir, dit-il, sauvé la vie, pauvre homme! & me conseillant de faire, comme hygiène... le tour du monde. Et je le fais, & je pars le 11.

Le voisin fut saisi d'une triple émotion. Il eut une surprise, un regret, mais l'envie de rire l'emportant, il partit d'un éclat auquel Gustave mêla sa voix de basse, & l'on rit si bien que Catherine au fond de sa cuisine se mit à rire sans savoir pourquoi.

Ce tour du monde, Gustave le fit effectivement, du moins il s'embarqua le 11; mais qu'arriva-t-il? le capitaine ne s'en fût jamais douté.

Un jour, l'aimable vicillard reçut la lettre que voici :

« Cher voisin,

» Vous avez ri de mon brusque départ, & vous avez bien fait.

» Le tour du monde, c'est un peu long, aussi, bien je n'ai pas le pied marin, & mes émotions de voyage se bornent à d'effroyables nausées. Qui donc a changé mes plans ? c'est vous, vous dont l'amitié veille sur moi, même en jouant... L'avez-vous fait exprès ? vous en êtes capable.

» Pendant que vous me croyiez par je ne sais quel degré de latitude, occupé de geler ou de fondre, je suis tout bonnement sur les côtes de France, en vue de la Méditerranée, &, comme vous disiez, « amarré au rivage ».

» Oui, c'est fini, j'ai jeté l'ancre. Vous m'avez recommandé d'aller voir de bons amis que vous avez à L., si nous relâchions; vous m'avez même donné une lettre d'introduction, nous avons relâché.

» Or, il y a dans cette famille une fille de vingt ans, plutôtagréable que belle, d'une fortune médiocre, mais suffisante, d'une simplicité admirable, d'un caractère ouvert. Elle a cette franche gaieté de la jeunesse, unie au sérieux que donne toujours la culture intelligente de l'esprit.

» Quand je l'ai vue pour la première fois, elle était assise près de sa mère; je la vois encore... je la verrai toujours ainsi, elle était assise près de sa mère, & tenait en main, non une broderie, mais un ouvrage utile qu'elle maniait avec une adresse toute gracieuse; c'était une robe pour sa gentille sœur, qui a six ans, qui rit toujours & qui répète tout ce qu'elle entend... tout! heureusement! Chère petite! Que les enfants ont d'esprit!

« Comme je vous le disais, — laissez-moi radoter — elle était assise, & cousait tout bonnement. Son piano était ouvert. Il y avait sur une table un dessin presque achevé, quelques livres... cette fille, c'est un ensemble, elle est multiple. Son extrême naturel fait qu'on la connaît facilement. La cordialité de ses parents m'a mis à l'aise; ils m'ont accueilli à cause de vous, & retenu pour

parler de vous. Mon hôtel était là tout près; on s'est vu, on a causé, on a ri, on a fait de la musique... Que vous dirais-je? Vous avez déjà tout compris.

» Mademoiselle Amélie sait un peu de tout; de plus, elle sait répondre, écouter & se taire. Elle est bonne, point moqueuse, chose inappréciable! Elle conduit la maison sous la surveillance de sa mère, & commence l'éducation de sa sœur. Je l'ai entendue jouer du piano, elle sent ce qu'elle joue. Je lui ai fait lire des vers, elle en a compris les beautés. Cette jeune fille me fait l'effet d'une lyre, silencieuse quand on ne la touche pas, mais prête à résonner sous le doigt qui presse ses cordes. Ah! voilà une femme!... Et le capitaine? Parti! parti sans moi? Et le tour du monde?... Il est fait. Le monde entier, c'est ce que nous aimons. Ah! voisin, cher voisin, qu'avez-vous fait là? Le saviez-vous? Je suis tenté de le croire, car en me donnant cette lettre d'introduction, vous avez ri.

» Eh! bien oui, je veux me marier, je ne suis plus indécis. Pourquoi? parce que j'ai trouvé dans une seule femme ce que je trouvais séparément dans les deux cousines. La fille de vos bons voisins allie la prose à la poésie; non à ce haut degré qui comporte nécessairement l'exclusion, mais à ce degré précis qui ne nuit à rien, & fait que chaque chose vient à son heure : le ménage, la couture, les visites, les plaisirs de l'esprit, il y a temps pour tout dans la vie de mademoiselle Amélie; elle n'a sacrifié ni le fond ni la forme; elle a su mettre l'intelligence & le côté matériel en équilibre. Ce n'est ni un bas bleu, (le ciel m'en garde!) ni Sapho, ni Cendrillon; c'est une aimable femme, élevée dans les idées chrétiennes de soumission à son mari, connaissant les devoirs d'une maîtresse de maison; mais ne se laissant absorber ni par la vie intellectuelle ni par la vie matérielle.

Bonne, bonne Amélie! Heureux sera l'ami que lui donneront ses parents! Qui sera cet ami? Moi, oui, moi, votre enfant d'adoption. Qui donc fera la demande? Vous. Je vais m'absenter, & vous allez écrire, & l'on vous répondra un beau *oui* enchâssé dans de douces paroles.

» Est-il présomptueux, ce garçon-là, quand il n'est pas indécis! » Voilà ce que je vous entends dire.

Non, ce n'est pas présomption. Les petites sœurs de six ans sont des anges! La jolie Gabrielle m'a dit hier en jouant avec moi :

« Il ne faut pas vous en aller, je ne le veux pas.

» — Pourquoi?

» — Parce que papa vous aime bien & maman aussi, & moi aussi & Amélie aussi... Ce matin au déjeuner, quand Baptiste a emporté les assiettes, maman a dit tout bas à ma sœur : « Voilà comme il te faudrait un mari. »

» — Ah! & qu'a-t-elle répondu?

» — Elle n'a pas entendu, mais elle est devenue rouge, rouge, rouge, rouge!... »

» Donc, écrivez, mon bon voisin. Ah! que je serai fier de ma femme! Elle lit, elle étudie, elle pense! Vous comprenez, vous, la force de ce mot : elle pense!... Et malgré cela, elle range & elle coud... Ecrivez vite!

» La véritable vie de famille est ici, sous ce toit. Y revenir souvent, y demeurer longtemps sera mon bonheur! Une belle & saine morale fondée tout bonnement sur l'Evangile, & non sur je ne sais quelle religiosité; une piété vraie, un aimable enjouement, des talents ordinaires, mais qu'on se propose de faire progresser, une instruction solide plutôt que brillante, & qu'on a la sagesse de ne pas croire terminée, la bonne habitude des fortes lectures, tout est là, & de plus on y fait de fort bonnes soupes, je sais que cela vous importe, c'est pourquoi je vous le dis. Mademoiselle Amélie invente des sauces; elle fait des pâtés, des terrines, des conserves... C'est une femme charmante... point parfaite, non, je l'ai étudiée de très-près : elle a deux ou trois petits défauts, juste assez pour que j'ose penser à elle, moi qui en ai deux douzaines. Quand je voulais une femme parfaite, je ne savais ce que je disais; la perfection est au ciel; avec cette bonne Amélie, j'y irai, car une femme, pour nous, c'est un ange gardien.

» Adieu cher voisin,

» Votre bien dévoué

» GUSTAVE. »

Trois mois plus tard, deux jeunes époux entraient inopinément chez leur vieil ami. Celui-ci relevait la tête au bruit des pas de Gustave, & la simple Amélie, belle de sa jeunesse & de ce regard intelligent & bon, rayonnement d'une âme élevée, se jetait dans les bras du vieillard, qui s'était si finement opposé à ce que l'on fit le tour du monde.

Madame DE STOLZ.



IDYLLE

Connais-tu le flot qui s'enfuit
Et le rivage où reverdit
La fleur qui dit : Je t'aime ?
Connais-tu le chêne où l'oiseau,
En chantant, suspend ce berceau
Que Dieu garde lui-même ?

Connais-tu le sol incliné,
Le rocher sombre couronné
D'un pampre qui serpente ?
Et les chevreaux dans le vallon.
Poursuivant sur l'épais gazon
Leur course bondissante ?

As-tu vu l'horizon lointain,
Sous les premiers feux du matin,
Baigné dans la lumière ?
Et, quand l'ombre succède au jour,
Sais-tu quel cantique d'amour
L'airain jette à la terre ?

En passant dans l'étroit sentier,
As-tu vu du rose églantier
Renaître les étoiles ?
Et, dans la barque du pêcheur,
Au loin sur le fleuve en fureur,
Courir les blanches voiles ?

Viens, crois moi, retournons encor
Vers ces coteaux où les blés d'or
Sont penchés sur leur tige,
Où, près du saule aux rameaux verts,
Les nénuphars sont entr'ouverts
Et l'abeille voltige !

Là, du soleil quand les rayons,
En pénétrant dans les sillons,
Fécondent la nature,
Quand du ciel, de l'onde & des bois,
S'échappent ces milliers de voix
Qui forment un murmure,

Nous irons encor nous asseoir
Et rêver près du hêtre noir
Où la brise soupire,
Nous irons, la main dans la main,
Nous disant, le long du chemin,
Ce que le cœur sait dire !

CAMILLE DE GÉLANS.

REVUE MUSICALE

LETTRES DE GLUCK ET DE WEBER NÉCROLOGIE COMPOSITIONS NOUVELLES

JAMAIS hiver ne fut plus stérile que celui qui vient de s'écouler, en compositions musicales d'un ordre élevé. Aussi, renonçant à l'analyse de quelques ouvrages sans consistance qui se sont produits depuis un mois, nous empruntons au livre que vient de publier l'éditeur Plon sous le titre : *Lettres de Gluck et de Weber*, une correspondance dont la lecture sera un véritable régal pour les dilettanti. Ces autographes, collectionnés par monsieur Noll, le savant professeur de l'Université de Munich, ont été traduits en français par monsieur Guy de Charnacé. — Les voici :

• AU GRAND-DUC LÉOPOLD DE TOSCANÉ.

« Altesse Royale,

» Lorsque j'entrepris d'écrire la musique de *l'Alceste*, je me proposai de la dépouiller entièrement de tous les abus qui, introduits soit par la vanité mal entendue des chanteurs, soit par une complaisance exagérée des maîtres, défigurent depuis longtemps l'opéra italien & font du plus pompeux & du plus beau de tous les spectacles une chose ridicule & ennuyeuse. Je voulus réduire la musique à son véritable but qui est de fortifier la poésie par une expression nouvelle, de rendre plus saisissantes les situations de la fable, sans interrompre l'action, sans même la refroidir avec des ornements inutiles. Je pensai que la musique devait être au poème ce que sont, à un dessin correct & bien agencé, la vivacité des couleurs, le contraste des lumières & des ombres qui servent à animer les figures sans en altérer les contours.

» Je n'ai pas voulu arrêter l'acteur dans la chaleur du dialogue, pour attendre une insipide ritournelle, ni couper un mot pour le retenir sur une voyelle favorable à faire valoir, dans un long passage, l'agilité de sa belle voix. Je n'ai pas compris non plus que l'orchestre, par une cadence, donnât le temps au chanteur de reprendre haleine. Je n'ai pas cru devoir glisser rapidement

sur la seconde partie d'un air, peut-être la plus passionnée & la plus importante, répéter quatre fois les paroles de la première partie, & terminer l'air, bien que le sens ne soit pas complet, afin de permettre au chanteur de le varier capricieusement de plusieurs manières. En somme, j'ai cherché à bannir de la musique tous ces abus contre lesquels protestent, en vain, le bon sens & la raison.

» J'ai pensé que l'ouverture devait éclairer les spectateurs sur l'action & en être pour ainsi dire l'argument, la préface; que la partie instrumentale devait se mesurer à l'intérêt & à la passion des situations; qu'il ne fallait pas permettre qu'une coupure dispartie entre l'air & le récitatif vint tronquer à contre-sens la période, & enlever à l'action sa force & sa chaleur.

» J'ai cru, en outre, que tout mon travail devait tendre à la recherche d'une noble simplicité, évitant de faire ostentation de difficultés, au préjudice de la clarté. La découverte de quelque nouveauté ne m'a semblé précieuse qu'autant qu'elle était d'accord avec la situation; enfin, il n'y a pas de règle que je n'aie cru devoir sacrifier de plein gré en faveur de l'effet.

» Tels sont mes principes. Par un sort heureux, le libretto se prêtait à merveille à mes desseins; le célèbre auteur, imaginant un plan de drame tout nouveau, avait substitué aux descriptions fleuries, aux comparaisons superflues, aux sentencieuses & froides moralités, le langage du cœur, les passions fortes, les situations intéressantes & un spectacle toujours varié. Le succès a justifié mes principes, & l'approbation générale que j'ai recueillie dans une ville aussi éclairée (Vienne) m'a fait voir sûrement que la simplicité, la vérité & le naturel sont les seules règles du beau dans toutes les productions artistiques.

» Toutefois, malgré les instances répétées des personnes les plus honorables, pour m'engager à publier cet opéra, j'ai senti tout le risque que l'on court en combattant des préjugés fortement & profondément enracinés. Aussi, me suis-je vu dans la nécessité de me placer sous le tout-puissant patronage de Votre Altesse Royale, implorant la faveur d'inscrire en tête de mon œuvre son auguste nom, qui réunit à juste titre les suffrages de l'Europe éclairée.

» Le grand protecteur des beaux-arts, souverain d'une nation dont l'une des gloires est de les avoir tirés d'une oppression universelle & de produire les plus grands modèles dans une cité toujours la première à secouer le joug des vulgaires préjugés, pour marcher vers la perfection ; ce prince, dis-je, peut seul entreprendre la réforme du noble spectacle auquel tous les beaux-arts prennent une large part. Le succès venu, il me restera la gloire d'avoir posé la première pierre du monument, ainsi que le témoignage public de votre haute protection à laquelle je dois l'honneur de me dire avec le plus profond respect,

» De votre Altesse Royale le très-humble, très-dévoté & très-obéissant serviteur,

» CHRISTOPHE GLUCK. »

Voici, d'autre part, d'intéressants détails sur Gluck & son époque, extraits d'une lettre de la princesse de Lamballe.

Au temps de son bonheur & de sa puissance, Marie-Antoinette avait fait venir le fameux Gluck d'Allemagne à Paris. Sa présence ne coûta rien au trésor public ; la reine paya toutes ses dépenses de sa propre bourse, lui abandonnant d'ailleurs le produit de ses opéras qui rapportèrent d'immenses sommes au théâtre.

» Marie-Antoinette fit les frais de l'instruction musicale du chanteur français Garat, qu'elle pensionna ensuite pour ses concerts particuliers.

» Sa Majesté accorda aussi beaucoup de protection au célèbre Viotti, qui lui-même faisait partie de sa musique privée. Quand Viotti allait exécuter un concerto, la reine faisait ordinairement le tour du salon & disait, avec l'accent de la plus aimable bonté : « Mesdames & messieurs, je vous prie de faire silence, de prêter toute votre attention, de ne pas causer pendant que Viotti jouera ; cela pourrait l'interrompre & nuire à sa brillante exécution. »

» Gluck composa son *Armide* pour faire une allusion flatteuse à la beauté de Marie-Antoinette. Je n'ai jamais vu Sa Majesté manifester plus d'intérêt à quoi que ce fût qu'à la réussite de cette pièce qu'il était venu soumettre à l'approbation de Sa Majesté ; je le suivais en le félicitant du succès toujours croissant d'*Armide* à chaque représentation.

» — O ma chère princesse, s'écria-t-il, il ne lui manque plus rien, pour être applaudie jusqu'au septième ciel, que deux têtes aussi parfaites que celles de Sa Majesté & la vôtre.

» — S'il ne faut que cela pour votre bonheur, répondez-moi en souriant, nous nous ferons peindre pour vous, monsieur Gluck.

» — Non, non, vous ne me comprenez pas, reprit-il, ce sont des têtes réelles qu'il me faudrait. Mes actrices sont très-laidés, & *Armide* aussi bien que sa confidente devraient être de charmantes femmes.

» La première actrice qui entreprit de jouer le

rôle d'*Armide* fut madame de Saint-Huberti. La reine aimait beaucoup son talent ; elle était, quoique Allemande, la première chanteuse de l'Opéra français. Gluck donnait de grands éloges aux qualités naturelles de sa voix. A l'invitation de Marie-Antoinette, le compositeur se chargea d'apprendre lui-même le rôle d'*Armide* à madame de Saint-Huberti. Sacchini la forma au style noble de l'école italienne ; mademoiselle Bertin, couturière de la reine, eut ordre de lui fournir le costume complet du personnage.

» Marie-Antoinette fut plus libérale envers cette actrice qu'à l'égard de beaucoup d'autres. Elle paya plusieurs fois ses dettes qui étaient considérables, attendu que madame Saint-Huberti ne représentait jamais une reine, sans en avoir l'opulence vraiment royale.

» Gluck avait le sentiment intime du mérite & de la dignité de ses ouvrages. Cette conviction faillit entraver la mise en scène de l'opéra d'*Armide*, en excitant la jalousie du grand Vestris, à qui le compositeur laissait peu de moyens de déployer les grâces de son art. Plusieurs démêlés sérieux eurent lieu entre les deux rivaux, également en possession l'un & l'autre de l'enthousiasme des Parisiens. On craignait un moment que le succès d'*Armide* ne fût compromis, si les danseurs n'entraient en partage égal dans l'exécution. Mais Gluck, dont l'opiniâtreté germanique n'aurait pas cédé une seule note, dit à Vestris qu'il pouvait composer un ballet, & que la scène lui serait, dans ce cas, entièrement abandonnée ; mais qu'un artiste, qui portait toute sa science dans ses talons n'avait pas le droit de donner ainsi des coups de pied dans un opéra tel que celui d'*Armide*. Mon sujet, ajouta Gluck, est tiré de l'immortel auteur de la *Jérusalem*, j'en ai composé la musique selon les règles de l'art & d'après les inspirations de ma pensée ; il doit donc s'y trouver fort peu de place pour les gambades. Si le Tasse eût voulu faire un danseur de Renaud, il ne l'eût point montré sous les traits d'un guerrier.

» Renaud était le rôle que Vestris désirait pour son fils ; malgré tout, & grâce à l'intervention de la reine, Vestris consentit prudemment à jouer le rôle tel qu'il avait été composé par Gluck.

» La reine admirait & protégeait Auguste Vestris, le Dieu de la danse, comme on l'appelait alors. Il ne perdit jamais la faveur de Marie-Antoinette, encore bien qu'il manquât souvent de respect envers le public, qu'il se donnât des airs déplacés & refusât quelquefois de danser.

» Un jour, entre autres, que Sa Majesté se trouvait à l'Opéra, il prétextait une excuse frivole & ne voulut point paraître. En conséquence, il fut arrêté sur-le-champ. Alarmé sur les suites de l'imprudence de son fils, le père accourut vers moi & me supplia, dans les termes les plus pressants, de faire tous mes efforts auprès de la reine pour que Sa Majesté pardonnât. Mon fils, assurait-il, ignorait que Sa Majesté se trouvât à l'Opéra, autre-

ment eût-il refusé de danser devant sa généreuse bienfaitrice ? Je suis désolé au delà de ce que je puis dire de ce malentendu entre les deux maisons de Vestris & de Bourbon, qui ont toujours vécu en si bonne intelligence, depuis notre arrivée de Florence à Paris. Mon fils est au désespoir & dansera comme un ange, Si Sa Majesté daigne ordonner qu'il soit mis en liberté.

« Je rapportai cette conversation *verbatim* à la reine, qui s'amusa beaucoup de cette arrogance florentine & envoya aussitôt un page pour faire sortir de prison Auguste Vestris.

« Il parut, & déploya toute la perfection de son talent. La reine l'applaudit beaucoup. Au moment où Sa Majesté allait sortir de sa loge, le vieux Vestris lui présenta son fils qui venait pour la remercier.

« — Oh ! monsieur, dit la reine au père, vous n'avez jamais aussi bien dansé que votre fils l'a fait ce soir !

« — Cela est tout naturel, madame, répondit le vieux Vestris, car, n'en déplaise à Votre Majesté, je n'ai jamais eu de Vestris pour maître.

« — Le plus grand mérite est donc à vous, reprit la reine. Je me souviendrai toujours de vous avoir vu danser le menuet de la cour avec mademoiselle Guimard. »

« Et le vieux Vestris de relever la tête, avec cette grâce qui n'appartenait qu'à lui. Tout rempli qu'il était d'un amour-propre ridicule, ce vieillard avait beaucoup de noblesse dans les manières. Son père était un peintre assez distingué de Florence, originaire de je ne sais quelle ville de la Toscane. »

Princesse DE LAMBALLE.

(La suite au prochain Numéro.)

— Une mort prématurée est venue douloureusement surprendre le monde musical. Camille Stamaty, le professeur aimé, l'auteur de cette belle collection d'études devenues populaires dans l'enseignement du piano, a été enlevé à sa famille au moment où il s'installait dans sa propriété de Maison-Lafitte, pour y remettre sa santé ébranlée par les fatigues de cet hiver.

Les œuvres de charité ont toujours le privilège de réunir sur leurs programmes les noms des premiers artistes. C'est ainsi qu'on a vu mademoiselle Nilsson refuser de chanter aux Tuileries pour tenir la promesse qu'elle avait faite de se faire entendre à l'Orphelinat des *Saints-Anges*. A côté de mademoiselle Nilsson, se pressaient des artistes aimés du public, madame Montigny-Remaury, messieurs Delle-Sedie, Vieuxtemps, etc., etc. La Société chorale d'Amateurs, sous les ordres de son chef, M. Sainbris, a prêté son concours à cette bonne œuvre. On est heureux de constater que si, dans nos sociétés modernes, beaucoup de travers se mê-

lent à beaucoup d'impiété, le malheur, l'abandon & la souffrance trouvent de solides appuis dans le dévouement des grands artistes.

En fait de nouveautés musicales, ont paru ce mois-ci plusieurs morceaux pour le piano, qui sont tout à fait remarquables. Sur un air ancien & en apparence vulgaire, *J'ai du bon tabac*, M. Alfred Mutul a écrit les plus spirituelles variations que l'on puisse imaginer. Cette fantaisie est d'un tour fort ingénieux ; chaque variation a son idée propre, & pourtant, jusqu'à la fin, le thème persiste. Cette œuvre est presque facile.

— La belle valse de Henri Litolf, *Imperia*, est un très-beau morceau de salon que nous recommandons tout spécialement. Le grand pianiste, le symphoniste distingué, le maître classique par excellence, a voulu écrire une valse de bal. Elle possède certainement une valeur artistique que rarement on rencontre dans les compositions de ce genre.

— *Hop ! hop !* galop brillant de Ch. B. Lysberg, sera très-goûté des amateurs, dont l'exécution saura être vigoureuse en même temps que gracieuse & rapide.

— Une courte romance sans paroles, *Paola*, poème sentimental en deux pages, par A. Gilbert, est on ne peut plus convenable pour les personnes qui n'ont pas encore acquis la légèreté, & qui en sont au début de leurs études.

— Les transcriptions de Charles Delioux sur Beethoven, Haydn & Weber, sont aussi des œuvres de premier mérite que l'on doit connaître.

La mélodie de Henri Cellot, *Mia Nera !* a été transcrite & variée pour le piano par E. Ketterer, de la manière la plus attrayante.

Autres transcriptions par Ch. Neustedt : 1^o *Juvenesse* ; 2^o *Les Roses* ; 3^o *Le Bal* ; airs suédois arrangés avec beaucoup de talent.

Au *Ménestrel*, on trouve bon nombre de danses des bals de l'hiver dernier. Nous choisirions parmi elles *Champagne-Patti*, grande valse ; *Tout Paris*, polka, par Strauss ; — *Avant-Garde*, polka, par l'auteur de *Mandarine-polka*, Ed. Dumas ; — *Esméralda*, grande valse, par L. Diémer.

Rose et Colas, quadrille d'Arban, sur les gracieux motifs de l'opéra de Monsigny, & une très-belle valse, *Brise des Nuits*, de Georges Lamothe, dont on connaît la vogue méritée, sont édités par Girod.

C'est aussi dans cette maison que nous avons vu des nouveautés pour le chant, réunissant à la grâce du texte l'érudition musicale. Citons, entre autres, *le Saule*, air pour mezzo-soprano, par madame A. Gougelet. Un bel andante & un allegro quelque peu nuancé de mélancolie en font une œuvre fort appréciable.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE-

C'ÉTAIT dans les premiers jours du mois qui vient de finir. Lucie et Marie, que leur père devait conduire à l'exposition de peinture ouverte le 1^{er} mai, eurent l'heureuse pensée de proposer à Thérèse, à Adrienne & à moi d'être des leurs... si bien que nous primes rendez-vous pour un beau matin, afin d'éviter la foule qui se presse toutes les après-midi dans les salles de l'exposition, beaucoup plus nombreuses & plus occupées cette année que les précédentes; car le salon de 1870 ne contient pas moins de 2,991 peintures à l'huile, sans compter les aquarels, gravures, sculptures, dessins, etc., lesquelles font monter ce nombre à 5,000 & je ne sais plus combien de cents. Aussi ne te flatte pas, chère Florence, de trouver un compte rendu détaillé de ce que nous avons vu; c'est tout simplement une promenade à vol d'oiseau que je vais essayer de te faire faire à travers ce trop riche salon...

Mais, avant de commencer, il faut que je t'apprenne l'importante amélioration que nous avons introduite dans l'édition hebdomadaire du JOURNAL DES DEMOISELLES.

Nous avons ajouté au texte de cette édition, qui se composait de huit pages, quatre pages illustrées de gravures représentant les travaux d'aiguille & de fantaisie expliqués dans le texte. De cette façon, cette édition hebdomadaire devient aussi utile qu'agréable.

Les abonnées à notre édition mensuelle qui désireraient recevoir ces différents travaux, en trouveront le sommaire à la fin du numéro de chaque mois, & n'auront qu'à nous adresser la somme de un franc pour recevoir le numéro contenant les travaux indiqués par elles.

Maintenant revenons à notre exposition de peinture.

Comme nous n'avions pas, devant nous, d'assez longues heures pour errer au hasard, à travers les salles du palais de l'Industrie, monsieur C..., qui est un juge très-compétent en choses d'art, avait

pris la peine de faire, par avance, à notre intention une revue des ouvrages exposés. Il avait en quelque sorte *écrémé* pour nous le salon de 1870. De cette façon, il ne nous conduisit qu'aux bons endroits, ce qui ne nous empêcha pas d'entrevoir çà & là de remarquables *croûtes aux épinards* (selon l'expression de notre joyeuse Marie), & certains portraits qui excitèrent notre hilarité.

En revanche, je te dirai qu'il y a de très-beaux portraits, à commencer par ceux de mademoiselle Jacquemart : le portrait de madame la baronne de M..., & surtout celui du maréchal Canrobert, qui est assurément une des œuvres les plus remarquables du Salon & se place au premier rang avec le portrait de la duchesse de V..., par monsieur Cabanel, et celui de monsieur Lefuel, par monsieur Dubufe. Que te citerai je encore? le portrait de la grande-duchesse Marie de Russie, en robe blanche & bleu-ciel avec guipure de Venise & rangs de perles fines, par monsieur Jalabert; — puis encore monseigneur Baüer, par madame de Chatillon, & comme, curiosité, je ne sais quel prince de l'extrême Orient, tout scintillant de broderies, d'étoffes d'or & d'argent constellées de pierreries.

Pour revenir maintenant au paysage, non plus. Dieu merci, aux *croûtes aux épinards*, mais aux artistes qui donnent tant d'éclat à notre école française jete conduirai devant cette *Forêt* de M. Applan, devant cette *Fontaine des environs de Rome*, de monsieur Anastasi; devant ce brillant paysage oriental de monsieur Brest; puis le bois de *Villed'Avray*, par monsieur Corot; puis encore la *Falaise d'Étretat*, par monsieur Courbet. Tout cela n'est-il pas de bonne, de belle, d'excellente peinture?

Préférerais-tu, par hasard, cette *Vue de Jérusalem* tout imprégnée de pittoresque couleur locale? Je vais te montrer plus loin une remarquable *Femme fellah et son enfant*, du même artiste, monsieur Bonnat.

Non, tes yeux s'arrêtent sur cette marine de

monsieur Fréret, — le *Cap de la Hague*, — & ne peuvent plus s'en détacher. Rien qu'une pointe de terre grise, cependant; le ciel terne, sinistre & des vagues houleuses que quelques mouettes viennent effleurer du bout de leurs ailes. — Mais quelle vérité, quelle simplicité grandiose, terrible! c'est bien la mer, alors qu'elle commence sourdement à s'agiter dans ses profondeurs.

Viens voir à présent ce pré normand si vert, & ce sentier ombreux de monsieur Daubigny. N'est-ce pas qu'on y voit, qu'on y sent, qu'on y respire le mois de mai & le printemps? Ce pré charmant & cet admirable sentier me rappellent une anecdote assez gaie que je lisais, il y a peu de temps, à propos de monsieur Daubigny lui-même.

Notre paysagiste voyageait en touriste, *croquant* ici un mouton, là un groupe d'arbres, plus loin une vieille mesure ensoleillée... Or; il advint qu'un jour il peignit la vache d'un brave homme de paysan & qu'il abandonna le croquis de cette vache à son propriétaire enchanté.

A quelque temps de là, repassant par le même village, il prit fantaisie à l'artiste d'aller revoir son œuvre; juge de sa stupéfaction en retrouvant sa belle vache ornée d'une tête de pourceau grossièrement tracée au cambouis. Il interroge le paysan.

« J' vas vous dire, m'sieu l'artiste, répond le bonhomme, l' charron d' not' village, qu'est *dessineux* comme vous, y a r'touché un brin... mais à présent, pas vrai, qu'elle est tout à fait ressemblante. »

C'est le cas de dire — pas vrai aussi, Florence? — que le jour où monsieur Daubigny fit largesse de cette malencontreuse vache à ce bonhomme, il avait jeté des perles aux... animaux dont le *dessineux* du pays reproduisait si savamment la tête.

Je racontais cette anecdote à Adrienne & à Thérèse, quand une exclamation admirative de Lucie nous fit retourner précipitamment.

« Oh! le joli bouquet de lilas, s'écriait notre amie, comme il est bien groupé, frais de coloris; on jurerait qu'on vient de le cueillir. De qui est-il donc? »

— De madame Bohly, répliqua monsieur C..., une artiste qui n'en est plus à faire ses preuves de talent. — Voici d'elle encore un bien beau groupe de raisin.

— Moi, déclara Lucie, fidèle à ses amours, si je dessinais ou peignais, je ne voudrais, comme cette dame, reproduire que des fruits ou des fleurs.

— Puisque vous appréciez tant ce genre, je vais vous mener voir *Premières prunes et dernières cerises*, *Fontaine fleurie*, & deux superbes études, de monsieur Philippe Rousseau; puis, nous chercherons une petite toile de monsieur Desgoffe, qui, dans son genre, n'a pas un moindre mérite.

Quelques minutes après, en effet, nous nous extasions à qui mieux mieux devant le merveil-

leux *trompe-l'œil*, pour me servir de l'expression des artistes.

Pour mon compte, je ne me laissais pas de regarder la *Fontaine fleurie*. Figure-toi, Florence, une petite fontaine de cuivre attachée à une muraille & sur laquelle on a déposé des branches de roses fraîchement coupées; un papillon voltige au-dessus des fleurs; plus bas, quelques tiges de myosotis s'épanouissent dans un pot de faïence bleuâtre; à côté, est pendue une draperie blanche. C'est un adorable mélange de prose & de poésie, au milieu duquel l'air semble circuler, au point d'agiter le feuillage des roses & les tiges délicates des myosotis.

Adrienne, elle, préférerait le tableau de monsieur Desgoffe, un fouillis chatoyant d'objets conservés au Louvre: le livre d'heures de Marie Stuart, l'éventail de Marie-Antoinette, l'agate de Benvenuto Cellini, le dîzin de Louis XVI, & une foule d'autres choses aussi consciencieusement étudiées qu'habilement rendues.

La plus importante, ou pour mieux dire la plus vaste de toutes les toiles de l'Exposition est un immense tableau de monsieur Yvon, commandé par un Américain, & payé, dit-on, 150,000 francs à l'artiste. Rien que le cadre de ce tableau coûte 14,000 francs. Cette vaste *machine* — toujours pour employer le vocabulaire des peintres — représente les *États-Unis d'Amérique*, une composition allégorique trop compliquée pour que j'essaye même de t'en donner le détail.

Vient ensuite le *Dernier jour de Corinthe*, par monsieur Robert-Fleury fils. C'est la reproduction d'un dramatique épisode du récit de Tite-Live:

« Le troisième jour après la bataille de Leucopetra, le consul Mummius entra dans Corinthe, évacuée & privée de ses défenseurs... Les femmes & les enfants furent vendus comme esclaves. Plusieurs des habitants périrent dans les flammes, pendant que la ville, après avoir subi un horrible pillage, était détruite au son de la trompette. Le feu ayant été mis aux édifices, tout l'espace compris entre les murs s'embrasa. »

Cette scène de désolation me remet en mémoire un petit tableau de monsieur Protais, la *Nuit de Solferino*. Cette nuit de Solferino fait froid au cœur; quelle horrible chose que la guerre!

On voit le champ de bataille abandonné, tout jonché de cadavres, le ciel est sombre; beaucoup de corps sont déjà dépouillés à demi par de lugubres maraudeurs, mais il en est cependant qui respirent encore, témoin ce pauvre zouave qui se traîne sur ses mains & se soulève avec de suprêmes efforts ne revenant à la vie, hélas! que pour constater avec horreur qu'il va lui falloir mourir, lui aussi, loin de tout secours humain!

Monsieur C..., pour faire diversion à l'impression pénible sous laquelle il nous voyait, nous conduisit devant deux toiles militaires très-remarquées: les *Clairons*, de monsieur de Neu-

ville, dont le talent aussi souple que brillant se prête à tous les genres avec le même succès; le *Journal des Demoiselles* lui devra bientôt un fort beau portrait de *Shakespeare*. Puis il nous montra un petit tableau fort admiré, de monsieur Detaille. Ce tableau représente une scène de 1814 : des pillards cosaques chargés de leur butin, fuient, entre les grands arbres dénudés d'une forêt; nos gardes d'honneur les poursuivent. Cette peinture est d'une délicatesse de tons, d'un fini, d'un mouvement, d'un pittoresque qui en font une des toiles à succès du Salon.

A propos de scènes militaires, nous ne pouvons passer sans nous arrêter devant la mort héroïque de Bisson, par monsieur Biard, qui entend si bien ces drames terribles de la mer. Et quel sujet plus fait pour inspirer un peintre que le dévouement de ce jeune officier, qui, surpris par les pirates grecs, sauve son équipage, puis reste seul sur son bâtiment pour le faire sauter & s'engloutir avec lui!

Je te parlerais bien encore d'une grande peinture assez bizarre, de monsieur Giraud, *le Charmeur*, une scène grecque, romaine ou égyptienne... il est assez difficile de le reconnaître, mais j'aime mieux m'attaquer à la kyrielle des tableaux de genre.

Voici, pour commencer, deux *aumônes* fort différentes l'une de l'autre : la première, — une élégante dame espagnole faisant la charité à des mendiants groupés à la porte d'un édifice quelconque, — ne me plaît qu'à demi, bien qu'elle soit signée de monsieur Gustave Doré. La seconde, au contraire, m'a ravie par sa simplicité naïve : c'est une jeune femme entrant dans une église avec sa petite fille; celle-ci prend une pièce d'argent dans le porte-monnaie de sa mère & se prépare à la donner à un vieux pauvre accroupi contre la muraille. Cette scène, toute charmante d'expression & de naturel, est de monsieur Caraud, qui expose plus loin un tableau, non moins réussi, d'une autre époque, mais d'un genre analogue. — Une autre mère, la reine Marie-Antoinette, embrasse sa fille, Madame Royale, qui, accompagnée de sa gouvernante, se dirige vers les grands arbres du parc de Versailles.

Mentionnons, en passant, une petite toile, toute pimpante, toute chatoyante, toute coquette, de monsieur Baron : *les Patineurs*; & aussi un excellent tableau de monsieur Brion, l'un des meilleurs de l'Exposition : *un Enterrement à Venise*, — œuvre de style vraiment magistrale & d'un grand caractère dans sa petite dimension.

Un tableau qui, dans un autre ordre d'idées, a non moins de couleur locale, c'est *l'Ave Maria*, de monsieur Bonvin. Un intérieur de couvent, tout le monde l'a vu, ce couvent! tout le monde a connu les religieuses qui en peuplent les cours, tout le monde reconnaît les arcades, égayées çà & là d'un peu de verdure. Monsieur Bouvin excelle, du reste, dans ces sortes de sujets.

N'oublions pas de regarder cette belle tête de vieux reître, de monsieur Louis Bauderon; ni, pour faire contraste, cette délicieuse petite soubrette, bleu de ciel & rose pâle, de monsieur Chaplin, une vraie fleur printanière sous un ciel de mai.

Arrêtons-nous maintenant devant cette toile de monsieur Bouguereau : *le Vœu à sainte Anne*. Ne sont-elles pas rayonnantes de foi & de beauté candide ces deux jeunes Bretonnes qui, le cierge en main, implorent dévotement sainte Anne pour la santé, sans doute, de la vieille mère qu'on aperçoit au fond de la chapelle. Si monsieur Bouguereau réussit à merveille les types italiens, il n'est pas moins heureux, en voici la preuve, avec les fillettes bretonnes.

A propos d'Italiennes, il y a, comme de coutume, au salon de cette année, quantité de sujets napolitains, vénitiens, romains, etc., de figures d'étude; mais, chose plus originale que ces toiles. — un peu monotones, à la longue, par l'abus qu'on en fait — c'était le jour de l'ouverture de l'Exposition, l'invasion dans les salles, des petits modèles dont les artistes s'étaient servis pour ces divers tableaux. Elles étaient là, ces enfants, dans leur costume national, courant, jouant dans le jardin & à travers les galeries du palais, & se reconnaissant avec de longs éclats de rire sur les toiles appendues aux murailles; c'était charmant!

Voilà que ces petits modèles italiens m'ont fait sortir de mon sujet au moment où j'allais te parler d'un remarquable tableau de monsieur Jules Breton, un artiste bien connu, & dont tu pourras prochainement apprécier de nouveau le mérite car nous préparons pour le *Journal des Demoiselles* une reproduction de son beau tableau du musée du Luxembourg, la *Bénédiction des blés*; mais pour l'instant, c'est de ses *Lavandières des côtes de la Bretagne* qu'il s'agit. Ces lavandières, dans leur simplicité & le naturel même de leurs mouvements, ont une désinvolture de grand style, & en même temps une physionomie & une couleur locale qu'admirent tous ceux qui ont visité la Bretagne.

Tu as entendu vanter depuis longtemps aussi le talent vraiment magistral de madame Henriette Browne. Outre un portrait très-remarqué, elle expose cette année un tableau portant pour toute désignation sur le livret : *les Oranges* (Haute Égypte), & n'ayant d'autre mise en scène qu'une corbeille d'oranges & deux enfants qui en jettent les pelures & les mangent; mais quelle exécution! quel caractère dans les têtes & quelle touche puissante!

Passons de là à un délicieux tableau de M. Jundt dont les qualités sont toutes différentes : *le Retour de la fête*. C'est à l'heure de la brume, la lune se lève, on aperçoit encore, comme à travers un voile de gaze rose, le village éclairé & son joyeux mai. Une jeune paysanne, — Alsacienne, je crois, — parée de ses beaux atours & le visage souriant à la pensée du plaisir qu'elle vient d'avoir, regagne le logis, marchant avec précaution à travers les

hautes herbes, les pierres & les fliaques d'eau qui lui barrent le chemin. — C'est vaporeux, transparent, ravissant de fraîcheur.

Une petite peinture, très-bien touchée du reste, & signée d'un nom hollandais, Kaemmerer, a, non loin de là, un succès de curiosité historique & de gaieté, ce sont les *Merveilleuses sous le Directoire*.

Nous arrivons au tableau qui, au point de vue purement artistique, sera sinon l'événement, du moins l'œuvre à sensation du Salon de 1870 : *Salomé, la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean-Baptiste*. L'auteur de cette toile étonnante est monsieur Regnault, dont on a remarqué, l'année dernière, le grand portrait équestre du général Prim. La nouvelle œuvre de monsieur Regnault, éblouissante, excentrique, est un véritable tour de force, un prodige d'habileté & de hardiesse : une seule figure en pleine lumière, avec de transparentes étoffes d'or, des bijoux & des accessoires de toutes sortes, s'élevant sur un fond d'un jaune éclatant, métallique!... ce que les peintres appellent des *feux d'artifice*. Certes, il n'y a pas là les conditions d'une œuvre complète, séduisante au premier aspect, mais on y reconnaît, outre l'originalité, plus ou moins discutable de la composition, — des qualités exceptionnelles de savoir & d'audace, un chef-d'œuvre d'exécution qui révèle un peintre possédant toutes les ressources de son art.

Mais laissons à d'autres les questions d'esthétique, regardons cette belle Italienne au costume national & couronnée de laurier rose, que nous devons au directeur de l'Académie de France à Rome, monsieur Hébert : la *Muse populaire italienne*. C'est un admirable type, une tête raphaëlesque, une peinture idéale & réaliste tout à la fois, quelque chose qui charme & qui fait rêver.

Si tu aimes les sujets émouvants, arrête-toi devant la belle toile de cet artiste hongrois dont on lit plus volontiers le nom qu'on ne le prononce, monsieur Mihaly Munkácsy. Elle représente, — bonne peinture, d'un coloris énergique & sobre tout à fait en rapport avec le sujet, — le *Dernier jour d'un condamné*, en Hongrie. C'est la mise en scène d'un usage cruel & touchant à la fois. Trois jours avant l'exécution, le public est admis à venir voir librement dans sa prison, le malheureux condamné qui va expier son crime. Une sébile dans laquelle les visiteurs jettent des pièces de monnaie destinées à faire dire des messes pour le repos de son âme, après son supplice, est placée près de lui ; cette sébile s'emplit lentement.

Si tu préfères à ces lugubres scènes les tableaux finement spirituels, suis la foule & arrête-toi devant l'*Éducation d'un prince*, de monsieur Zamaïcois.

Dans les fastueux appartements d'un palais espagnol, un joli bébé habillé de blanc & de bleu ciel s'amuse à abattre avec des oranges des petits soldats rangés en bataille au bout du tapis sur le-

quel il prend ses ébats. Sa nourrice, une belle Espagnole, debout près de lui, le surveille des yeux, & un groupe de seigneurs de tous rangs, suit avec des regards admiratifs le jeu ingénieux de leur futur souverain. « Quel fameux général ce sera par la suite, ont-ils l'air de se dire. » Et même un vieux courtisan, pour mieux faire sa cour, se baisse à grand-peine et cherche à ramasser les soldats qui tombent!...

Deux dernières toiles à citer — j'en passe, & des meilleures! — pour leur physionomie originale : les *adversaires politiques* de monsieur Carl Schlässer, & la *Révélation*, scène de Dalécarlie, par monsieur Salmson.

Comme il nous restait peu de temps, c'est assez rapidement que nous avons parcouru la galerie des dessins, aquarelles, etc., où se retrouvent les noms d'une foule d'artistes déjà remarqués dans les grandes salles. — Parmi ces noms, figurent avec honneur ceux de messieurs Worms & Vibert qui exposent des scènes espagnoles très-vraies & très-réussies.

A vol d'oiseau, toujours, je te signalerai deux dessins de monsieur Bida : une *Prédication de saint Paul à Athènes*, composition magistrale d'une grande élévation de style, & une fort belle *Cène*. Puis, dans les gravures & eaux-fortes, un *Port de mer*, d'après Claude Lorrain, par monsieur John Outhwaite, — gravure qui a paru dans le *Journal des Démoniselles*.

Tu regarderais, chère Florence, ce compte rendu comme incomplet, si je ne te disais quelques mots des sculptures groupées avec un art qui en fait à merveille ressortir les beautés entre les pelouses & les parterres, & les corbeilles fleuries du jardin du bas.

Les amateurs s'arrêtent beaucoup devant deux *Pythies* d'un style grandiose ; l'une en marbre, de monsieur Bourgeois, fort belle sibylle classique ; l'autre en bronze vert, beaucoup plus énergique, plus mouvementée, de cette grande dame artiste qui signe ses œuvres : Marcello. Un peu plus loin son buste, marbre & bronze, d'un *Chef Abyssin*.

Si ce mélange de bronze, de marbre, de dorure & d'onyx te plaît, regarde bien vite la *Fellah lampadaire* de monsieur Cordier, & le charmant groupe polychrome où s'embrassent deux enfants : un joli négrillon en marbre noir, & un non moins joli petit enfant en marbre blanc : c'est la *Fraternité*.

Quelque chose de ravissant encore, c'est le *Gardien fidèle* — un enfant endormi sur son chien — de monsieur Maillet ; c'est la *Fille aux Fleurs* (un portrait), de monsieur Aimé Millet, le sculpteur chargé des grands travaux du nouvel Opéra ; c'est encore le *primo amico*, de monsieur Barzaghi.

Parmi les terres cuites, je me bornerai, faute d'espace, à te citer la statue de Jacques Callot de monsieur Eugène Dubois.

Voici encore une statuette pleine d'élégance & de fini dans les détails, représentant un officier de zouaves, je crois... enfin, le buste très-réussi &

d'une remarquable finesse de modelé, d'un auteur dramatique connu, monsieur H. T... Ces deux derniers ouvrages sont d'un jeune sculpteur Vosgien, plein d'avenir, monsieur Cadé, qu'une plume autorisée a qualifié, lors du Salon dernier, de Giotto des Vosges; car, ainsi que Giotto, il commença par sculpter des branches d'arbres avec son petit couteau de pâtre.

Mais je m'arrête, honteuse de t'envoyer un si long bavardage. T'a-t-il amusée, au moins? j'en doute... Il t'aura prouvé, dans tous les cas, mon désir consciencieux de te tenir au courant de tout ce qui me paraît devoir t'intéresser dans notre bonne ville de Paris.

Ta dévouée,

FLORENCE.

MODES

Les costumes à volants plissés & repassés sont décidément tout à fait en vogue; on en met plusieurs ou seulement un grand, faisant à lui seul tout le jupon. Ce genre de volants n'a qu'un inconvénient: c'est qu'il emploie énormément d'étoffe. Aussi, pour cet usage, emploie-t-on généralement des tissus peu épais & bon marché, comme il s'en fabrique quantité cette année. Pour que les plis des volants restent bien marqués, il est indispensable de les repasser & même de les mouiller auparavant, si cela ne gâte pas l'étoffe. Il ne faut pas reprendre du tout les plis en dessous.

Si par une raison quelconque ces volants se déplissent un peu, on les reforme bien facilement en les repassant de nouveau.

Comme ampleur, il faut mettre au volant quatre fois celle du jupon.

Je viens de voir un costume fait dans ces conditions en orléans uni gris-fer; il est charmant. La jeune fille qui le porte l'a fait elle-même & a dû employer 28 mètres d'étoffe.

Le châlis fait de jolies toilettes. On en voit de toutes les nuances, claires ou foncées. Ce tissu a l'avantage, tout en étant très-léger, de n'être pas transparent, ce qui dispense des dessous de soie ou autres. — On ne plisse pas les volants au châlis, on les met généralement en biais, ce qui fait bien ressortir les raies satinées. Des bouillonnés ou des ruches surmontent ces volants.

La grenadine noire ou de couleur se porte beaucoup. On fait cette année de la grenadine canevassée

à raies de satin, ce qui est fort-joli. — Voici, par exemple, une toilette élégante & du meilleur goût:

Le jupon de dessous, tout bonnement en alpaga, marron doré, couleur hanneton, nuance charmante.

La première jupe garnie de deux volants étagés en biais, surmontés chacun d'une ruche ourlée en étoffe pareille, coupée droit fil à la raie satinée de chaque côté.

Deuxième jupe garnie d'un volant & d'une ruche semblable. Elle est très-courte devant, & extrêmement bouffante derrière. — Corsage plat & ouvert sur un gilet de satin marron ou sur une chemisette blanche. Deux grandes basques garnies comme le reste ouvrent par derrière, en laissant la place à un nœud de satin marron. Tour de taille de même.

Avec cette toilette, chapeau de paille marron, forme empire, bordé de velours, garni de plumes & de gaze marron. Sur le sommet, un bouquet de boutons d'or ou de roses de haies. — Bottines de peau mordorée. — Gants de Saxe.

Les robes de grenadine unie se font à volants plissés, ainsi que celles de barège & de toile. On porte beaucoup d'écrû & de nankin en toile ou en batiste.

On emploie pour les garnir, en dehors de volants d'étoffe pareille, de la guipure blanche ou de même couleur, de petits ou de grands effilés de fil, de la valenciennaise & des plissés de mousseline blanche.

On voit toujours de jolis costumes de percale à dispositions. J'ai surtout remarqué ceux dont la jupe est en percale unie, avec le jupon à rayures. On fait aussi de charmants costumes avec de la percale satinée.

J'en citerai deux qui ont un grand cachet d'élégance & de nouveauté à la fois. Le premier est en percale satinée fond blanc avec petits bouquets Pompadour. — Le jupon a dans le bas un assez haut volant bordé d'une bande unie de percale satinée vert-clair, & ayant à la tête une grosse ruche de percale verte, découpée à l'emporte-pièce. Deuxième jupe avec volant plus petit, bordé & surmonté de même. Corsage à basques découpées & garnies de ruches vertes. — Manches larges avec volant & ruche. — Dans ces manches & dans l'intérieur du corsage, qui est ouvert, un plissé de mousseline blanche garni de valenciennaise. Les ruches, au lieu d'être découpées, peuvent être ourlées, ce qui serait plus facile à blanchir. Il faut, bien entendu, découdre ces ruches pour les faire laver & repasser.

Le second costume est en percale fine & glacée blanche. La jupe est ornée de sept volants étagés en pareil, & garnis d'une bande de deux doigts en madras écossais. — Petite casaque demi-ajustée formant tunique devant & pouff derrière. Le tout garni d'un volant comme la jupe. — Ceinture nouée derrière en madras. — Toque noire avec roses assorties à la garniture du costume.

Pour se reposer des volants & des garnitures, je conseille, surtout aux jeunes filles, de faire au moins un costume uni. — La seconde jupe relevée avec des nœuds.

En voici un charmant, destiné à une jeune femme très-élégante : étoffe anglaise imitant la popeline, bleu de ciel glacé de blanc. La première jupe unie avec larges velours noirs en long, séparés par un espace de deux fois leur largeur. Deuxième jupe unie, relevée de côté par de larges nœuds de velours noir. — Corsage ouvert sur un gilet de velours noir. — Petites basques devant & postillon par derrière, garni de velours noir en long. — Manches étroites dont le bas est garni en gantelet de velours noir en long. — Chapeau rond, forme un peu pointue, en paille noire & bordé de velours. Plumes noires & plumes bleues.

Pour toilettes habillées, on emploie beaucoup le foulard blanc & le foulard écarlate ornés d'effilés de soie, de plissés & de velours. Souvent les ornements marron ou bleu de ciel avec l'écarlate & la paille. On fait aussi des costumes de deux teintes lilas & violet, gris clair & gris foncé, etc. Toujours le chapeau assorti à la toilette ou tout noir.

La plupart des corsages se font à basques ; il y en a de courtes, d'autres très-longues, carrées ou pointues, avec ceinture ou sans ceinture. — Cette mode permet selon la température de ne pas remettre de vêtement sur son corsage pour sortir.

Les paletots sacs ou cintrés se portent toujours. Ils sont souvent à grandes manches. — Pour les dames âgées, on les garnit beaucoup de dentelle. On en fait pour le soir ou les bains de mer, en drap blanc ou de couleur, brodés de galons noirs ou d'ornements d'or. D'autres en faye noire brodés de soie blanche, de soie jaune ou de toutes les couleurs, garnis d'effilés de soie, à tête, à boucles & à glands.

On fait également des casaques moitié ajustées, longues & très-relevées. — Elles sont ornées de passementeries de dentelle & de guipure. Quelques mantelets à capuchon avec plissés à la vieille & dentelle, soit en faye, soit en étoffe semblable à la robe. Toujours des vêtements Metternich.

Quant aux costumes des dames âgées, ils sont semblables à ceux des jeunes femmes, seulement un peu plus longs & surtout plus étoffés.

Leurs chapeaux sont un peu grands. Pour les

dames qui ne veulent pas laisser voir leurs chignons, on met par derrière de grandes dentelles qui retombent jusque sur le col. Le chapeau, faisant fichu Marie-Antoinette, leur sied très-bien.

Les coiffures se garnissent beaucoup en diadème. Celles tout en dentelle noire avec ornement de couleur sont les plus faciles à mettre, & vont généralement bien, surtout avec les cheveux blancs.

Les rabats de mousseline blanche plissée, ainsi que les manchettes pareilles, conviennent spécialement aux femmes âgées. Cela donne l'air très-habillé à une robe fermée, que la crainte du froid empêche d'ouvrir. Ces rabats peuvent également se faire en dentelle, avec les plis en tulle ou en crêpe lisse.

La coiffure doit être en dentelle semblable.

Pour en revenir aux chapeaux, voici quelques modèles que j'ai remarqués dans les salons de madame Maria Hamm (1). Ils ont ce cachet de bon goût, d'élégance sans exagération qui caractérise toutes les modes de cette maison. C'est d'abord pour jeune femme le chapeau *Trianon*, en paille anglaise, avec torsade en velours noir, orné d'un bouquet de prunes & marguerites voilées de dentelle noire ; un nœud de velours noir fait tour de tête ; les brides sont en dentelle noire. — Puis le chapeau *princesse*, en tulle de Bruxelles & dentelle de Bruges, sur lequel sont artistement posées une plume blanche & une plume couleur de chair avec touffes de feuilles coladium ; les brides en tulle de Bruxelles & Bruges, retenues par une plume couleur de chair complètent cette coiffure.

Pour jeune fille, un petit chapeau Marie-Antoinette, paille de riz, orné d'une torsade en faye noire, une torsade en faye blanche, avec trône blanc dans une touffe de feuillage, est posée sur le côté ; les brides en faye blanche & noire ; deux roses effeuillées dans du velours noir forment tour de tête. — Citons encore un chapeau rond en paille anglaise, charmant dans son élégante simplicité : il est bordé de velours avec branche d'acacia & pans en velours noir retombant sur les cheveux.

(1) 8, rue Halévy.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Robe en taffetas rayé, avec haut volant. — On pose un haut volant en biais, surmonté d'un biais à petites pattes rondes, fixées par un bouton. — Corsage à longue basque, ouvert devant, avec le même ornement plus petit ; manches à sabot ornées de même. —

Ceinture en faye noire. — Chemisette avec entre-deux brodés, garnie de valencienne. — Chapeau en dentelle, diadème plissé, branche de roses fixée sur un nœud-aigrette, barbes en tulle.

Deuxième toilette. — Robe en poils de chèvre, ornée d'effilés glands, surmontés d'une tête plissée maintenue par un velours ; corsage à basques découpées en longs

pans; chaque patte est repliée de manière à former deux revers, le bas est garni d'un effilé pareil à celui de la jupe, mais plus bas. Le devant du corsage est ouvert et orné de deux pattes rappelant celles de la basque. — Une patte semblable forme revers au bas de la manche. — Ceinture avec deux coques remontant dans le dos. — La tunique est découpée comme la basque. — Col en batiste à revers, cravate Lamballe. — Chapeau de paille de riz, avec passe plissée, guirlande de marguerites, draperie en crêpe de Chine.

Toilette de petite fille. — Jupon en taffetas rayé, orné dans le bas d'un plissé remontant, à plis interrompus, retenu par un biais. — Tunique en foulard, à semé de fleurettes, relevée par deux nœuds. — Corsage à basque, décolleté en ca. ré, orné comme le jupon; les épaulettes sont arrêtées par deux nœuds. — Chemisette en mouseline, entre-deux brodés posés en biais; col et revers de la manche garnis d'une petite valenciennne.

SIXIÈME CAHIER

Garniture — Entre-deux — Écusson avec T. G. — M. T. en/acs — Entre-deux — C. V. — R. L. — Entre-deux — Motif en passementerie, pour confection — Agrafe en passementerie — Écusson avec H. B. — Dentelle serpentine et crochet — Entre-deux serpentine et crochet — Voile de fauteuil serpentine — Bibliothèque portative, incrustation anglo-japonaise — Feuille applique frivolité — Col impératrice — G. A. — Lambrequin pour aube ou nappe d'autel. — Adèle — Détail, dentelle Renaissance — Porte-bouquet — Porte-aiguilles carton Bristol — Parure — Garniture — Écusson avec M. F. — Pauline — L. R. — Carré en toile — Herminie.

PLANCHE VI

Premier côté.

Patron de casaque, deuxième toilette de la gravure n° 3755 du 1^{er} juin.

Deuxième côté.

Corsage à basque, première toilette, gravure n° 3755 du 1^{er} juin.

Corsage décolleté, toilette de petite fille, id.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bouquets Pompadour au petit point, pour semé de chaise, fauteuil, coussin, pouff, etc., sur fond vert d'eau, blanc ou gris-feutre très-clair, presque blanc; on répète le grand bouquet, ou bien on place le plus petit au milieu, et on groupe autour quatre bouquets comme le plus grand.

PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET

Nous nous empressons de publier en juin la grande planche de dessin que nous donnons habituellement en août, afin d'offrir à nos abonnées quelques modèles de la magnifique collection de dentelle Renaissance, que nous avons trouvée chez Mlle Delalande (aux Armoiries, 7, rue de Londres.)

Premier côté.

Dentelle Renaissance (Voir, pour le détail des points, les cahiers de mai et de juin) :

1. Éventail, le jour des dents du bord est une demi-roue;
2. Huitième partie d'une ombrelle;
- 3 et 4. Dentelles;
5. Dessus de pelote;
- 6 et 7. Motifs pour appliques.
8. Dentelle.

Deuxième côté.

CROCHET CARRÉ OU FILET BRODÉ

Écran-bannière. Lorsque le travail au crochet est terminé, on le pose sur un transparent de couleur, puis on le monte sur un pied doré pour le placer devant une cheminée; on pose un gland à chaque creux.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Deuxième toilette de la gravure n° 3752.

Tunique de grenadine de la deuxième toilette — gravure n° 3754.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Costume de voyage de la gravure 3756.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois de mai les planches suivantes de travaux d'aiguille et de fantaisie :

N° du 14 MAI.

Plateau monté en bambou pour cartes de visite. — Trois entre-deux à broder en laine de couleur sur ruban de fil écu, pour garniture de robe. — Col montant avec pattes croisées en dentelle guipure, genre Renaissance. — Col pour robe ouverte, même dentelle. — Rosette en galon ondulé avec jours pour aube, garniture de robe d'enfant.

N° du 21 MAI.

CROCHET. Grande et petite étoiles au crochet avec mignardise sur application de toile. — Vide-poches bague en bronze doré, avec plateaux au crochet simple. — Panier à bonnet en drap et satin. — Panier à ouvrage en canevas brodé en soie de couleur.

N° du 28 MAI.

Ouvrage en lacet ondulé avec crochet formant rosace, pour nappe d'autel, dessus de fauteuil. — Écran de feu en coutil brodé monté en bambou. — Cordon de sonnette en coutil brodé. — Dentelle au crochet avec mignardise, même genre que les étoiles données dans le numéro du 21 mai.

LOGOGRIPE

Victor Hugo nous a dit que des fanges
En lui luttaient avec des firmaments :
Plus heureuse, je suis ce dont sont faits les anges;
— Bien qu'on trouve chez moi toutes sortes de gens;
— On y compte un de ceux que l'on appelle sages;
Je supporté le poids des ans,
— Que dis-je? j'enfante les âges.
— Mon nom est honoré d'un baptême de sang ;
Et, pour vous parler sans ombrage,
Il offre un type saint, pur, doux & ravissant,
Qui du ciel de bonne heure a conquis l'héritage.

Le mot du Logogriphe de Mai est : JUPITER

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : En faisant on apprend.

RÉBUS





A. Carriat.

Revue de la Mode, dirigée par Cardinal, Librairie, 14, Paris

3752

Modes de Paris Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Codettes de M^{me} Du Rieu / Anc^{re} M^{me} de Buisson

8, r. Halévy -ingerie de La Grande Maison de Blanc, 6, Boulevard des Capucines, 6.

Bruxelles Desterbecq & du Casino & Paris de Cologne Aysuramiento de Madrid & Amsterdam Desterbecq & de la Strasse X. 549



Revue de la Mode et de la Couture, 31, Paris

3758

Modes de Paris Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffes de la M^{me} Deschamps, 2, r. de Sévres Rubans et

Passermentiers de la Ville de Lyon, four. B^{te} de S. M. C. Impériatrice, Ch^{me} d'Antin, 6.

Lingerie de la Grande M^{me} de Blanc, 6, B^{te} des Capucines Corsets de M^{me} de Vertus, 27, Ch^{me} d'Antin

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Destenbecq Rue du Casino y Porte de Cologne S B Fuller 61 Pall Mall London Amsterdam Destenbecq Vinkelstraat A 549



3754

Modeste Paris
Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffettes de la M^{me} Deschamps et C^{ie}, r. de Sévres - Modistes M^{me} Brizard, 38, r. de
 Valenciennes - Corsets de M^{me} Dicot, 8, P. de la Madeleine - Parfums de la M^{me} Guerlain, 15, r. de la Paix
 Des terbecq, R. du Carroug. et Porte de Cologne **Ayuntamiento de Madrid** Amsterdam, Des terbecq, Vyzebrant, R. 549*

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

LE soleil de printemps pare toute la nature sous son influence; il égaie et embellit les étoffes légères, diaphanes, claires et soyeuses, qui quelquefois sont des étoffes à 75 c.; n'importe, c'est frais, joli, charmant!

Cette année, les étoffes à 75 centimes le mètre sont jolies partout. Ces tissus sont en laine et unis; il y en a de toutes les couleurs. Quant à la coupe, elle est à peu près uniforme : jupe à volants, petite jupe de dessus froncée et garnie; paletot ou corsage ajusté, à basques. Voilà l'ensemble, mais il est nécessaire cependant, pour celles de nos abonnées qui savent faire leurs robes ou en diriger l'exécution chez elles, d'entrer dans quelques détails sur la façon dont le costume est composé.

La jupe n'a que trois mètres et demi d'ampleur; on pose trois volants, taillés en biais et très-peu froncés; les deux bords sont à dents, pas trop grandes et pointues, rouleautées d'un petit ruban pareil à la robe ou d'une couleur différente, violet, vert, marron, etc. La petite jupe, devant, n'est plus si plate; elle est froncée aux deux coins du lé,

et la deuxième partie de cette robe derrière, très-bouffante.

Le paletot cintré, très-court, ouvert en trois parties derrière, et garni d'un volant.

Les corsages montants sont froncés; on ne les fait plus ajustés; ils sont froncés dans le dos et devant; c'est une chemisette plutôt qu'un corsage. Les manches du paletot sont larges; on fait presque toujours les manches pagodes aux paletots et même aux robes. Il faut de vingt à vingt-deux mètres pour un costume complet.

Ces étoffes bon marché sont adoptées par tout le monde aujourd'hui; c'est reçu parfaitement.

• La conversation de plusieurs femmes réunies est vraiment très-amusante en ce moment. Tandis que ces messieurs fument, après dîner, dans un salon à part, les dames devisent de toilette. — Combien coûte votre robe, ma chère belle? — J'en ai vingt-deux mètres pour 15 fr. 50. — Et vos cheveux? Dieu! quelles belles nattes! Elles doivent coûter bon! — Deux cents francs, chère amie... mais ça dure longtemps. — Combien aurais-tu de robes à 15 fr. 50 pour ta perruque? de-

mande à la dame sa jeune sœur, qui sort du cou-vent.

Enfin, on n'a rien sur le cœur, on se confie mutuellement les *bon marché*, l'achat des chignons, des faux bijoux, des diamants faux... c'est le siècle de la sincérité...

.*

Maintenant, si vous voulez une toilette élégante, j'ai à vous signaler le crêpe de Chine à 25 fr. le mètre, la faye ou la grenadine de soie; ce mélange des trois étoffes est une ressource pour les tailleurs et tailleuses en vogue, afin de maintenir les robes à 8 et 900 fr. — et au-dessus.

J'indiquerai une toilette qui fit grand effet aux Tuileries.

Costume en faye prune; ornementé de bleu clair et de rubans noirs; l'habit à la Louis XV, coupé comme un habit de chasse et garni d'un point de Venise, ainsi que les manches et le jabot; cet habit relevé aux coins par des nœuds de taffetas noir. Le petit chapeau, posé très-haut sur les cheveux, était en faye prune, avec plumes noires et blanches; retroussis doublés de faye noire.

Citons encore, parmi les étoffes de saison, les lainages, les gazes de Chambéry, les mohairs unis ou à raies et les jaconas nouveaux d'une fraîcheur délicieuse; on en fait des costumes, des chemisettes russes pour chez soi, etc. Cette étoffe, très-bon marché, fait des toilettes qui sont charmantes.

.*

Je reviens aux costumes simples.

Si l'on a un ancien châle de dentelle Lama, on peut en faire un petit paletot très-facilement; toutes les couturières savent rapprocher les des- sins, comme il est nécessaire; on le fait très-bien soi-même, sur un bon patron: on double d'une Florence blanche ou d'un alpaga; et, au bord du paletot, on coud une bande d'organdi plissé; ces bandes se vendent toutes faites et au mètre.

Rien n'est plus joli que ce vêtement, qui est habillé et simple en même temps. Chez mademoiselle Bricard (1) j'ai vu tirer ainsi parti d'un châle qu'on

ne portait plus. J'ai remarqué aussi un ravissant chapeau: il est en paille blanche, à petite calotte, relevée des bords; une grosse ruche en dentelle noire est posée dessous; sur la passe, des bouquets de fleurs jaunes, que l'on nomme, je crois, des Pâques; une gaze marron en écharpe, nouée par une broche en topazes. — Un autre chapeau de paille avec des rubans *glycine* et plumes de même couleur; de la gaze *glycine* tournée autour du chapeau.

Je veux citer encore une charmante toilette de jeune fille: robe d'organdi, jupe à volants gaufrés, double jupe; corsage carré, garni de ruches de valencienne; large ceinture de faye verte, à plusieurs nœuds et bouts effilés; le vert de la ceinture est d'un vert émeraude un peu foncé; souliers de maroquin vert à talons; rubans verts dans les cheveux. Collier de velours noir, portant un médaillon en opales.

Autre toilette de jeune fille: robe à traîne, en taffetas d'été, mille raies lilas et blanc; tous les ornements en taffetas lilas uni, biais et rouleaux; sur cette robe, une basquine en barège rayé satiné, tout blanc; la basquine est garnie d'une ruche d'étoffe pareille: grosse ruche ourlée tout simplement, et sans aucun ruban.

.*

J'ai vu de très-jolis costumes en laine avec ornements de taffetas: laine grisaille, biais en foulard bleu ornant tout le costume, modèle charmant. Un autre, en grenadine noire et grenadine gris perle, pour demi-deuil; volants noirs et gris alternant sur une jupe en taffetas noir. Une seconde jupe s'ouvrant sur les côtés, garnie de deux couleurs et venant bouffer derrière en entremêlant les deux couleurs. Le corsage, ouvert, garni de même; une dentelle de Bruges orne les manches et l'ouverture du corsage; les manches de forme pagode.

On pourrait faire ce même costume de deux nuances, violet et lilas, — ou de deux verts.

Pour costumes simples, toujours les volants, mais en moins grande quantité. Un linos, par exemple, couleur gris acier — ou gris clair, si on le veut un peu plus habillé — peut s'employer ainsi: jupe avec deux volants assez hauts, bande de velours noir entre les volants; au-dessus du second, une petite jupe garnie d'un volant et d'un

(1) 38, rue Richelieu.

velours. Corsage montant; au bas du corsage, on adapte des basques que l'on met à volonté. Pailetot, si l'on ne veut pas sortir avec le corsage à basques seulement.

Les volants à dents sont très à la mode, même pour costumes en laine; les dents sont bordées d'un petit ruban de nuance différente ou de couleur pareille au costume.

Les robes de bal ont des volants de tulle raide, à dents rouleautées de satin; ce genre demande à être moins froncé.

..

Les chapeaux, cette année, sont charmants; le chapeau de la Fronde, le Pamela à bords retroussés et avançant sur le front, vrai chapeau des champs ou des bords de la mer; il est doublé de couleur et orné de fleurs. Le petit toquet en paille, avec ruche de tulle blanc sous la passe, posée entre des touffes de coques, sur le milieu du front; une large fleur blanche ou une rose au sommet. Un autre modèle charmant, en paille de riz, avec velours verts et plumes vertes.

Les chapeaux simples ont un voile de gaze marron, bleu ou violet, retombant par derrière.

..

Il est nécessaire de soutenir la taille des enfants dès leur plus bas âge.

S'ils n'ont point de corset, ils ont une sorte de ceinture en coutil à plis plats, très-bien imaginée. Cette ceinture hygiénique est parfaitement comprise chez madame Léoty (1). Tout en favorisant la grâce de la toilette, elle maintient la taille sans en gêner aucun mouvement.

Pour les tailles qui menacent de dévier un peu, il y a un modèle spécial: un petit corselet sans baleines et des plus commodes. Ce corset, par une disposition aussi simple qu'ingénieuse, remet et redresse la taille petit à petit, et sans que l'enfant s'en aperçoive.

Je rappelle également le talent bien connu de madame Léoty pour tous les corsets de dames.

(1) Place de la Madeleine, 8.

..

La parfumerie de Guerlain (1) nous apporte quelques nouveaux cosmétiques pour la saison d'été. C'est d'abord le cold-cream au lilas et le cold-cream à la fraise; puis, la bergamote en essence pour le mouchoir; et en philcome, la violette, le Portugal et l'orange de Chine. La poudre de riz à la maréchale est excellente pour la campagne sur-tout.

Un des plus excellents produits de chez Guerlain, c'est sa pâte d'amandes aux milles fleurs, en paquets d'une livre, d'une odeur exquise; puis ses savons aux fleurs d'Italie, ou tout autre parfum. N'oublions pas non plus son eau de Cologne ambrée.

..

OUVRAGES DE TAPISSERIE ET DE BRODERIE

C'est le moment des achats de ce genre; un ouvrage de broderie est indispensable à la campagne.

J'ai vu les dessins les plus variés et du meilleur goût au magasin de *Notre-Dame-de-Sion*, rue du Bac, 116. J'y ai remarqué des ouvrages échantillonnés qui sont ravissants: broderies sur drap au point lancé, soies et or: sur coutil, au même point, en laines et soies; sur satin, etc. Les ouvrages que j'ai cités sont amusants à faire, très-élégants étant montés, et très-promptement faits surtout. Les tapisseries sont fort longues; une chaise au point lancé et au point russe, sera faite en bien moins de temps. On peut faire de charmants porte-montre, nouveau modèle, montés en roseaux dorés; des paniers à ouvrage, des buvards, etc.

Pour la broderie à l'aiguille, à *Notre-Dame-de-Sion*, les échantillons sont tout préparés: Le point de Venise, vieille guipure, point Renaissance, etc. Une maîtresse spécialement attachée à la maison enseigne tous ces genres de broderie.

(1) 15, rue de la Paix.

EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3752.

Première toilette. — Pour grande visite. — La jupe est à queue, en gaze de Chambéry; elle est ornée derrière de trois volants froncés, hauts chacun de 20 centimètres; le premier en soie, le deuxième en gaze et le troisième en soie formant la tête. La jupe devant est disposée en tablier par six bandes de soie posées en long et formant bayadère. Deux volants se trouvent posés dans le bas; ils sont coupés chacun sur 20 centimètres de haut; la tête des deux volants est formée par une bande de soie de 5 centimètres; de deux en deux bayadères, un nœud double arrête les bandes. Le corsage est montant, orné de bretelles de soie; chaque bretelle est retenue sur l'épaule par un nœud. Ce corsage a un pouff double, retenu par une bande et un effilé; le deuxième pouff s'arrondit sur le côté et se termine devant, au milieu du corsage. — Chapeau paille de riz orné de fleurs et nœuds de même nuance.

Deuxième toilette. — En crêpe de Chine; la jupe de crêpe de Chine ornée dans le bas de deux rangs de volants mille rayures en gaze; cette gaze est très-légère et très-transparente. — La tunique de la même gaze forme tablier devant et est également garnie de deux volants de gaze. Au-dessus des deux volants, une ruhe à la vieille en crêpe de Chine avec une petite tête en gaze termine la jupe. — Corsage montant, taille ronde, orné en cœur avec un volant de gaze, une ruhe à la vieille et un petit plissé tulle Malines en dedans du décolleté du corsage. — Chapeau rond, style Louis XVI, en paille de riz, relevé de côté, orné d'une touffe de violettes de Parme et d'une longue plume.

N° 3754.

Première toilette. — Robe en toile de soie. — Trois volants froncés surmontés chacun d'un plissé de même étoffe. La basquine en grenadine garnie d'un taffetas à

plat et d'une dentelle; cette basquine est ouverte sur devant.

Chapeau de paille de riz, forme diadème, ayant dessous un petit ruché de velours. — Brides de taffetas et fleurs.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas à cinq volants froncés et parfilés au bord; au-dessus de chaque volant, une bande de taffetas; sur cette robe, un pouff ouvert sur les côtés et à revers garnis d'un petit volant pareil à la robe. — Paletot ouvert sur les côtés et au milieu du dos; il est également ouvert sur le devant en haut du corsage.

Chapeau rond en paille de riz enroulé d'un voile de gaze et d'un velours noir. Le voile retombant par derrière.

N° 3756

Première toilette. — Jupe en taffetas ornée d'un haut volant pareil, surmonté d'un petit volant en taffetas, posé sur un plissé en crêpe de Chine. — Robe à traîne en crêpe de Chine, ornée du même volant en taffetas sur plissé en crêpe de Chine. — Tablier carré, la garniture remonte sur le côté; manche large plissée; les plis sont retenus par un chou en dentelle avec pans; la traîne est relevée et retenue à la ceinture; larges bretelles croisées en taffetas, garnies d'une dentelle basse. — Chapeau en paille de riz orné de plumes; touffe de roses.

Deuxième toilette. — Costume de voyage. — Jupe en cachemirienne avec large biais pareil, maintenu par un velours. — Tunique russe relevée sur le côté, garnie de velours; manche à larges revers; boutons en velours. — Cravate Lamballe en crêpe de Chine, assortie à la nuance du velours. — Toque en paille anglaise avec bord en velours, draperie en crêpe de Chine de la nuance de la robe; plume.

A ce numéro sont jointes les gravures 3752, 3754 et 3756, et pour les Abonnées à l'Édition de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, édition verte — deux planches de patrons: la première planche donnant les modèles suivants:

PREMIER CÔTÉ

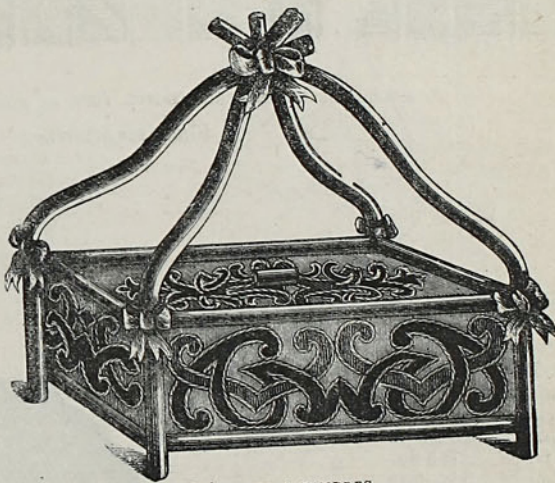
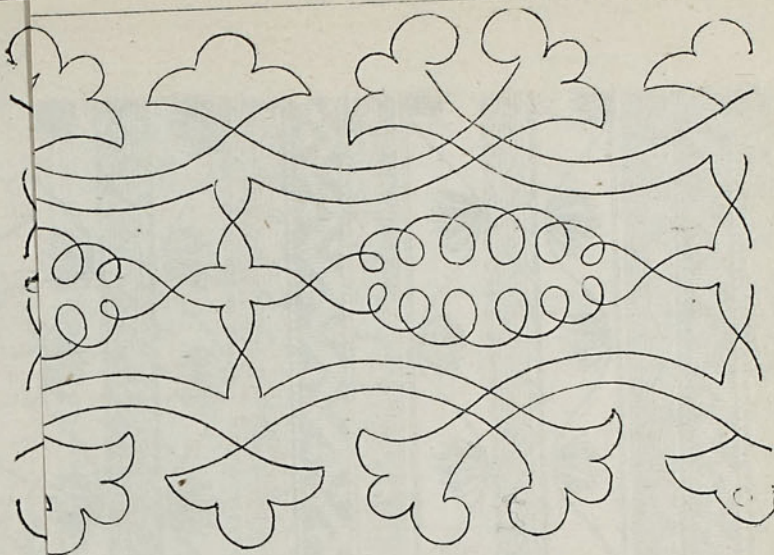
Deuxième toilette de la gravure 3752.

DEUXIÈME CÔTÉ

Tunique de grenadine de la deuxième toilette, gravure 3754.

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes & pouvant se découper:

Costume de voyage de la gravure 3756.



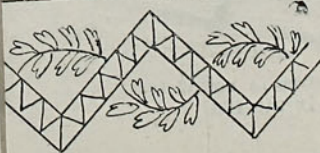
N° 4. BOITE A TIMBRES.

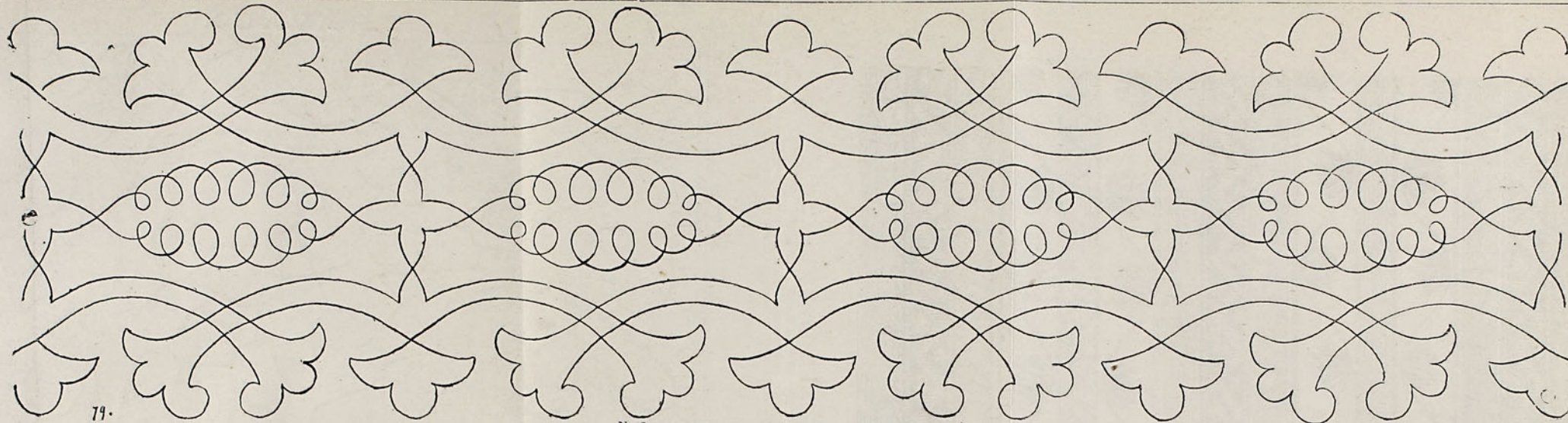
N° 6. RUBAN DE TOILE ÉCRUE.

La grande dent se brode, les lignes extérieures au point de côté, le zigzag intérieur au point de chausson, la guirlande qui court à travers les dents au point lancé. Ce dessin se brode d'une seule couleur, rouge. Cependant les personnes qui désiraient varier pourraient broder la dent et le point de chausson noirs, la guirlande rouge, bleue ou violette.

Ces différents travaux se trouvent chez M^{me} Laroze, 88, rue de la Victoire.

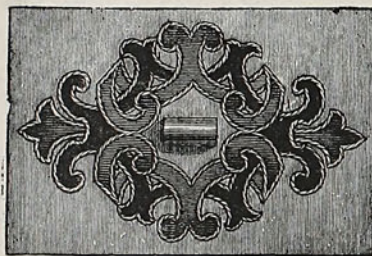
Le
naturel
tés, le
satin bl
entouré
Le n° 5
naturel
lement
met au
bleu très
rosettes
objet de
La m
Saint-Ge





79.

N° 2. BONNET GREC EN DRAP OU VELOURS, SOUTACHÉ.

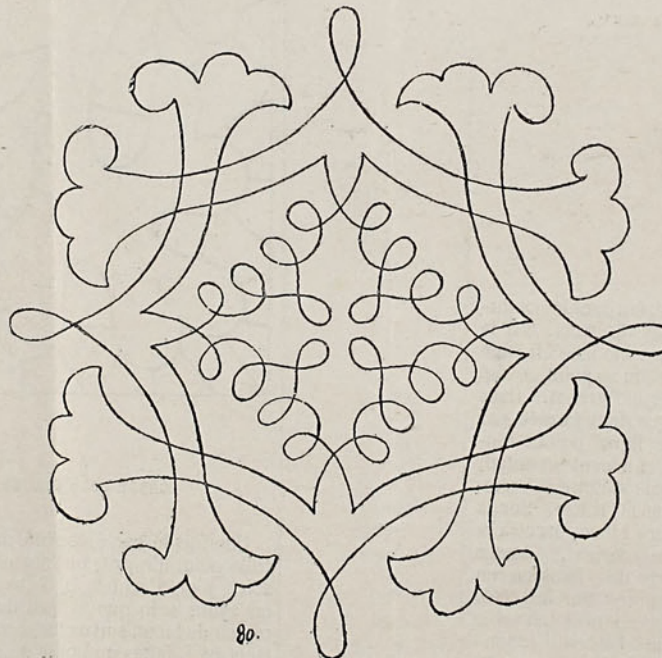


N° 5. DESSIN A APPLIQUER SUR LE DESSUS DE LA BOITE A TIMBRES (Grandeur naturelle.)

PETITE BOITE A TIMBRES-POSTE.

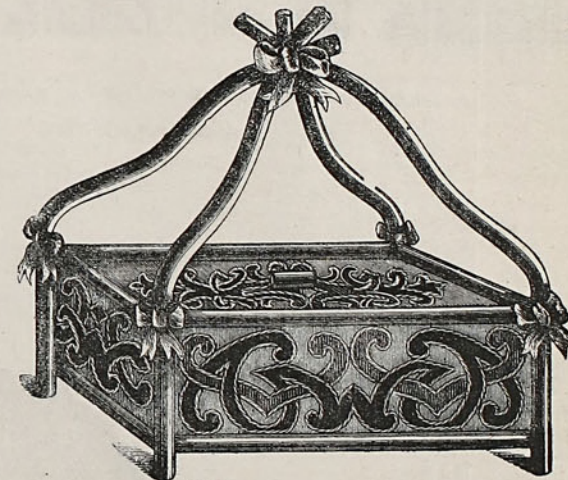
Le n° 4 donne cette petite boîte en grandeur naturelle. Son support est fait en bambou, les côtés, le dessus et le dessous en carton recouvert de satin bleu, avec application de velours noir et gris, entourés d'un point de tige en fil d'or ou soie jaune. Le n° 5 donne le dessin du dessus en grandeur naturelle. L'intérieur de cette petite boîte est également garni de satin bleu, légèrement froncé; on met au bord une petite ruche de ruban de satin bleu très-étroit, et on fait avec ce même ruban les rosettes qui ornent les coins et le haut de ce petit objet destiné à orner une table à écrire élégante.

La monture se trouve chez M. Lelong, 19, rue Saint-Georges.



80.

N° 3. ROND POUR LE BONNET GREC.

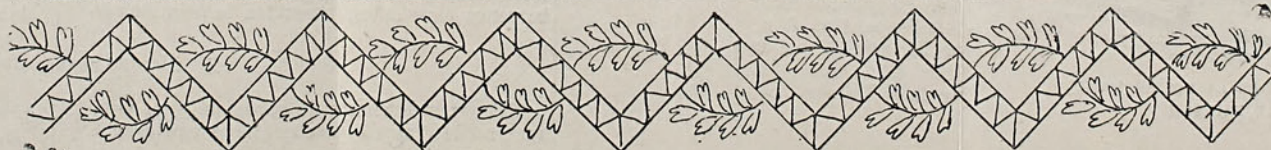


N° 4. BOITE A TIMBRES.

N° 6. RUBAN DE TOILE ECRUE.

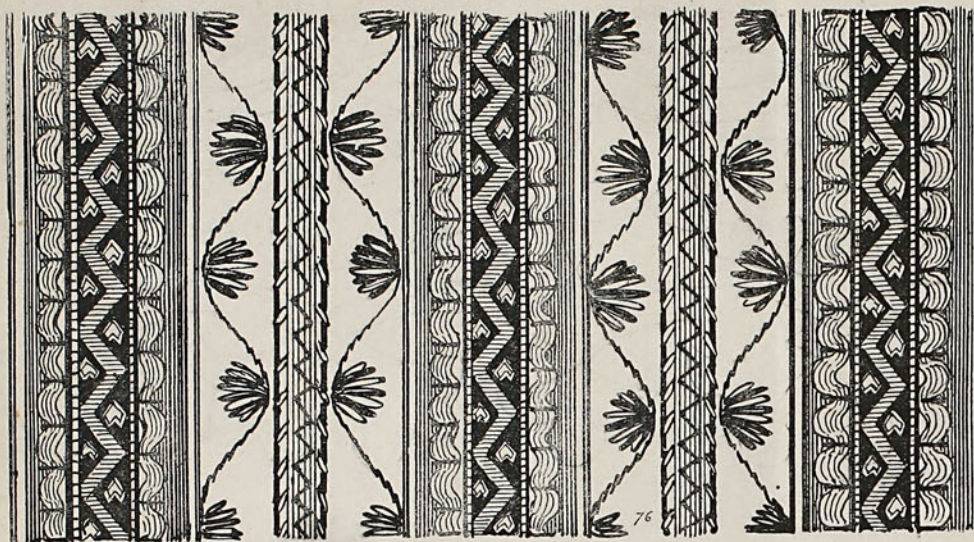
La grande dent se brode, les lignes extérieures au point de côté, le zigzag intérieur au point de chausson, la guirlande qui court à travers les dents au point lancé. Ce dessin se brode d'une seule couleur, rouge. Cependant les personnes qui désiraient varier pourraient broder la dent et le point de chausson noirs, la guirlande rouge, bleue ou violette.

Ces différents travaux se trouvent chez M^{me} La-rose, 88, rue de la Victoire.



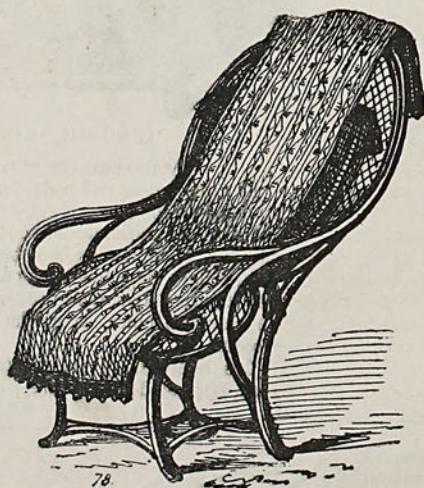
81.

N° 6. RUBAN EN TOILE ECRUE.



N° 8. MODÈLE DE LA BRODERIE COUTIL, POUR LA HOUSSE DU FAUTEUIL DE JARDIN
(Grandeur naturelle.)

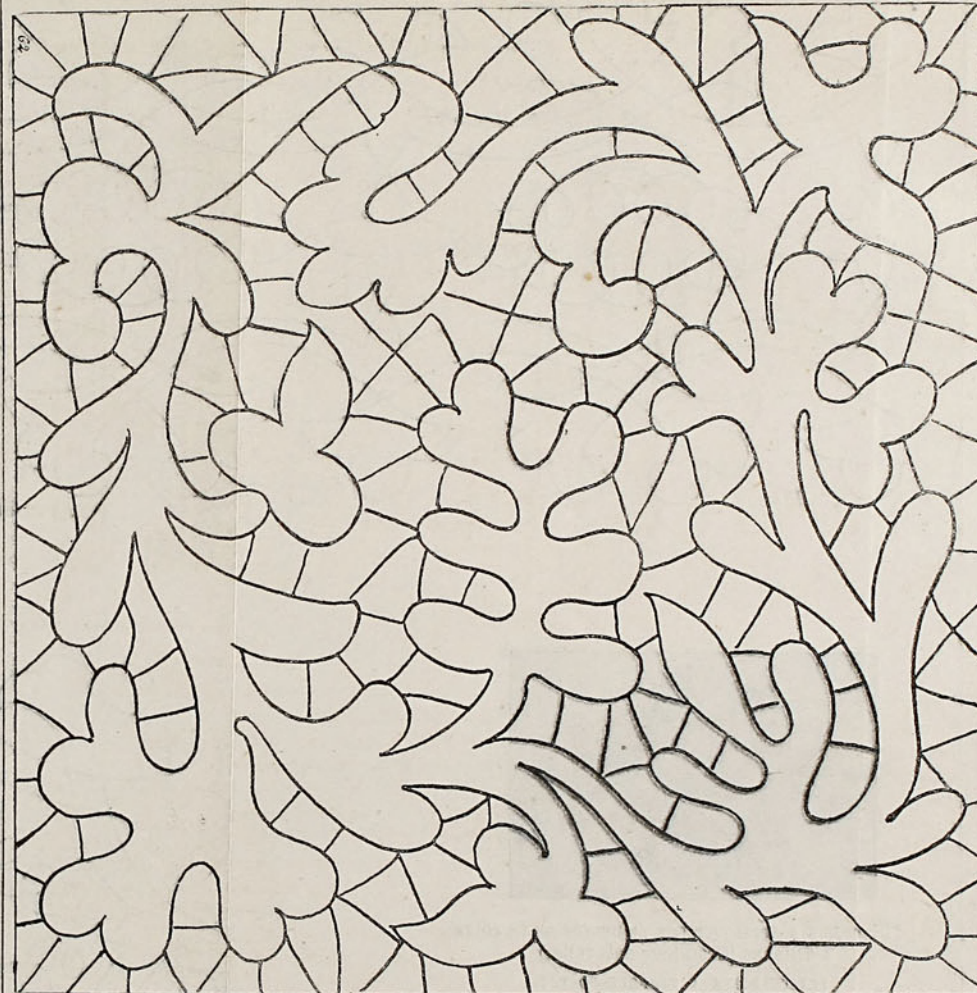
N° 7 et 8. HOUSSE EN COUTIL BRODÉ POUR FAUTEUIL DE JARDIN. — Cette housse se place sur les fauteuils en canne à dossier penché et très-élevé. Il se jette sur le dossier et sert à cacher les coussins, souvent peu élégants que l'on y met afin de s'appuyer. Le coutil est à rayures bleues et blanches. Sur la rayure blanche se pose un galon cache-mire en soie, ce galon est retenu, après le coutil, par un point fait avec de la soie noire. De chaque côté de ce galon, on pose un lacet ondulé en laine rouge, retenu par un point en soie



N° 7. CROQUIS DE LA HOUSSE POSÉE SUR LE FAUTEUIL.

noire, fait dans les ondulations du lacet. Sur la rayure blanche la tige se brode au point decoté en soie grenat. Dans chaque dent formée par cette ligne points lancés, formant éventail, en soie violette et verte, verte et rouge. Sur la rayure bleue, lacet à la reine cerise, dessus points de chausson en soie noire. Sur les côtés points lancés en soie bleue. Le coutil échantillonné. fournitures 25 francs. Le dessin tracé sur toute la housse 5 francs en plus. Longueur de la housse 1 m. 30 c. sur 52 centimètres de large. M^{me} Larose, 88, rue de la Victoire.

TRAVAUX



N° 1. CARRÉ DESSIN RENAISSANCE.

CARRÉ POUR PELOTE, COUSSIN.

Une fois le carré dessiné, appliquez un carré en tulle point d'esprit, ou tout autre tulle, soit brodé, soit à jour. Ceci fait, bâtissez le lacet dentelle N° 2 en ayant soin que le trait du dessin se trouve au milieu du lacet, suivez les contours exactement. Le lacet bâti, faites un point de cordonnet très-lâche des deux côtés. Lancez des fils sur chaque trait indiqué et recouvrez le fil par un point de feston. Il faut surtout éviter de piquer le tulle. Toutes les barrettes ainsi faites, recouvrez le point de cor-

donnet qui maintient le galon au tulle par un point de feston très-serré.

Il faut alors débâter le carré et couper le tulle qui se trouve sous les barrettes au feston. On peut faire le carré avec les points de dentelle expliqués pour la guipure dentelle; ces points remplaceraient le tulle.

Ce genre d'application de tulle à jours produit de fort jolis ouvrages ayant l'avantage d'aller très-vite. La manière d'appliquer le tulle a été expliquée dans le numéro du 12 mai.

N° 2 ET 3. BONNET GREC SOUTACHÉ.

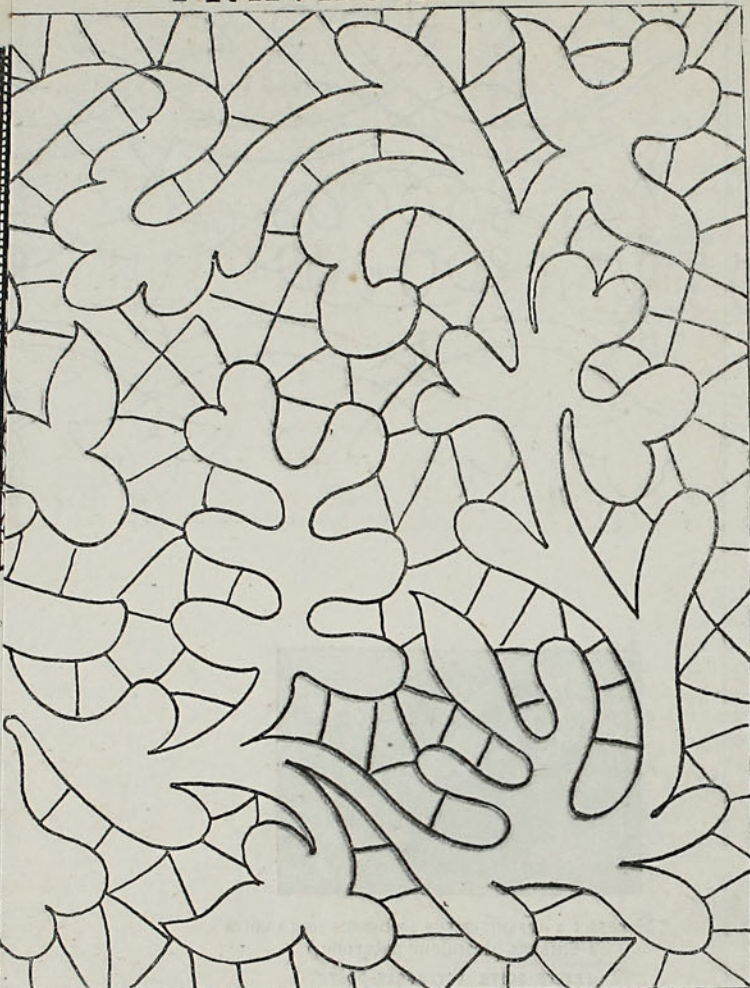
Calquez le dessin sur du papier de soie, appliquez sur le drap et soutez-le. L'ouvrage terminé, humectez avec une éponge imbibée d'eau, le papier s'enlèvera facilement. — Cette calotte peut

se souter en couleur. Sur couleur on le soute d'une couleur différente à celle du drap. Madame Larose, 88, rue de la Victoire.

TRAVAUX



N°



N° 1. CARRÉ DESSIN RENAISSANCE.

N° 7 et 8.

COUTIL BRODÉ EN

TEUIL DE JARDIN

housses se place

fauteuils en can-

sier penché et tr

Il se jette sur le

et sert à cacher

sins, souvent PELOTE, COUSSIN.

gants que l'on

afin de s'appu

coutil est à

bleues et blanc

la rayure bla

pose un galon

est retenu, aprè

til, par un p

avec de la soie

chaque côté de

on pose un lace

en laine rouge,

par un point

né, appliquez un carré en tout autre tulle, soit brodé, lissez le lacet dentelle N° 2 du dessin se trouve au point de cordonnet très-lâche des fils sur chaque trait fil par un point de feston. piquer le tulle. Toutes les recouvrez le point de cor-

donnet qui maintient le galon au tulle par un point de feston très-serré.

Il faut alors débâter le carré et couper le tulle qui se trouve sous les barrettes au feston. On peut faire le carré avec les points de dentelle expliqués pour la guipure dentelle; ces points remplaceraient le tulle.

Ce genre d'application de tulle à jours produit de fort jolis ouvrages ayant l'avantage d'aller très-vite. La manière d'appliquer le tulle a été expliquée dans le numéro du 12 mai.

N° 2 ET 3. BONNET GREC SOUTACHÉ.

de papier de soie, appliquez-le. L'ouvrage terminé, mouillez-le d'eau, le papier se détache. — Cette calotte peut

se soutacher en couleur. Sur couleur on le soutache d'une couleur différente à celle du drap.

Madame Larose, 86, rue de la Victoire.